

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance

Vol. XIV.

No. 13.

Prix du numéro: 7 centimes.—Annonces, la ligne: 10 centimes
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

Montréal, Jeudi, 29 Mars 1883.

SOMMAIRE

TRAVAUX : A Mme Albani, poésie, par Louis Fréchette.—Sa biographie, par Napoléon Legendre.—De tout un peu, par A. D. D.—Expressions à noter, par Blain de Saint-Aubin.—Une monstruosité, par Pierre Veron.—Choses et autres.—Amour et larmes, par Mary, (suite)—Légende, par Léon Rivot.—Nouvelles diverses.—Notes commerciales.—Les échecs.—Sommaire de la *Revue de la Mode*.—Le jeu de dames.—Annonces.

GRAVURES : Madame Albani (née Emma Lajeunesse).—Madame Albani dans huit des principaux rôles de son répertoire.—Albani dans Tannhäuser : Elizabeth en prière.

A MME ALBANI

(Emma Lajeunesse)

A L'OCCASION DE SON PASSAGE A MONTREAL

Qu' donc nous avait dit, ô notre artiste aimé !
Qu'en un morne dédain ton âme renfermée,
Gardait — fleuve songeant aux cailloux du ruisseau —
Des ronces du passé rancune à ton berceau ?

Comme un papillon d'or qui, dans son vol splendide,
Méprise désormais la pauvre chrysalide,
Qui donc nous avait dit — ô profanations ! —
Qu'entraînée au courant de tant d'ovations,
Aux oublis généreux femme inaccoutumée,
Tu rêvais, au moment même où la renommée
Du succès à ton front fixait l'astre éclatant,
A punir ton pays de ses froideurs d'antan ?

O sainteté de l'art, toujours, toujours niée !
Ceux-là, grande Albani, qui t'ont calomniée
N'avaient jamais compris ce que c'est que le cœur
Où le reflet d'en haut mit son cachet vainqueur !
Ceux qui parlaient ainsi de toi ne savaient guère
Combien l'artiste plane au-dessus du vulgaire :
Combien l'âme d'élite, être immatériel,
Qui se fait ici-bas l'écho des chants du ciel.
Trouve, bercée au vent des saintes harmonies,
Peu de place en son sein pour les acrimonies !
Ils ignoraient ceux-là.—mais au fond c'est leur droit.—
Qu'en n'est pas grande artiste avec un cœur étroit !...

Lorsque, fouettant les airs de sa vaste envergure,
L'aigle au clair firmament monte et se transfigure,
En veut-il au vallou qui lui fut moins vermeil ?
Quand la goutte flottante aux rayons du soleil,
Monte en bruine rose au sommet de la nue,
En veut-elle au ruisseau de l'avoir méconnue ?

Non, non ! l'aigle qui vole ivre d'immensité,
Après être allé boire aux urnes de clarté,
Revient sur le rocher rafraîchir son plumage,
Conservant dans son œil la flamboyante image
Du globe incandescent que lui seul peut fixer !
Quant à la perle humide, elle va se bercer
Et se dissoudre aux cieus en vapeur irisée.
Puis retombe ici-bas, fécondante rosée,
Pour aller resplendir en goutte de cristal
Sur la fleur qui se mire au doux ruisseau natal !

Tu sembles l'un et l'autre, ô diva ! D'un coup d'aile,
Comme l'aigle au vieux roc resté toujours fidèle,
Comme la goutte d'eau qui retrouve son cours,
Pour donner à nos vœux quelques instants trop courts,
Tu redescends enfin de la sphère infinie
Où le soleil de l'art a sacré ton génie ;

Tu quittes l'empyrée, où ton vol radieux
Semait aux quatre vents tes chants mélodieux !
Tu dis : Trêve aux rappels des brillants auditoires !
Aux bouquets ! aux bravos ! trêve à toutes les gloires !...
O ma patrie, — adieu, rives au ciel doré ! —
Je tombe à deux genoux sur ton seuil adoré.
A moi tous les trésors de ta gran le nature !
A moi le fleuve altier qui te sert de ceinture !
Tes cités, tes forêts, tes monts au front hautain,
Le blanc clocher, là-bas, qui luit dans le lointain !
Chambly ! le vieux couvent !... Que je vous reconnaisse,
Théâtre inoublié de mes jours de jeunesse !

Voilà ce que tu dis en touchant notre sol,
Aigle sublime... non ! — céleste rossignol !

Oui, nous l'avons appris, — et, dans notre âme émue,
A ton nom depuis lors, chaque fibre remue, —
Quand l'Europe artistique, enchaînée à ta voix,
Te hissait jeune encor sur l'immortel pavois ;
Quand, d'Italie en France, et de Londres à Bruxelles,
Les acclamations folles, universelles,
Que soulevaient tes pas, montaient, ô notre enfant !
Délirantes clameurs, à ton char triomphant ;
Quand enfin, répété par la foule qui gronde,
Ton nom frappait l'écho des grands centres du monde,
Pour de là se répandre et retentir partout,
Fidèle au vieux foyer, patriote avant tout,
Des souvenirs d'enfance inflexible gardienne,
L'univers à tes pieds, tu restas canadienne !

Merci, chère Albani, merci ! Si notre main
N'a pas toujours battu si fort sur ton chemin ;
Si notre enthousiasme, ignorant trop encore,
N'a pas comme il devait salué ton aurore ;
Si nous n'avons pas su découvrir sur ton front
Ta future couronne à son premier fleuron ;
Si ton aube a pâli par notre indifférence,
Oh ! tu te venges bien, grande âme ! et ta vengeance
Eclate aux yeux de tous, sans fiel et sans rancœur,
Belle comme ta voix, noble comme ton cœur !

Eh bien, soit ! ton pays est debout qui t'acclame !
Ton amour, il le veut : ta gloire, il la réclame !
Il eût voulu t'offrir un diadème d'or,
Si son orgueil de père eût cru trouver encor,
Au milieu des bijoux sans prix dont tu rayannes,
Sur ta tête d'enfant place pour des couronnes !

N'importe, avec l'aveu de nos torts expiés,
Laisse-nous, Albani, déposer à tes pieds
Toutes nos amitiés qui, ce soir, n'en font qu'une.
On t'a donné là-bas la gloire et la fortune :
Ton pays, fier de toi, vient t'offrir à son tour
Son plus fervent hommage et son plus tendre amour !

LOUIS FRÉCHETTE.

ALBANI

(EMMA LAJEUNESSE)

Emma Lajeunesse, — ou Albani, pour l'appeler du nom qu'elle a illustré en si peu de temps, — est née à Chambly, province de Québec, en 1848. Elle fut baptisée, plus tard, à Plattsburg, N.-Y.

Son père, Joseph Lajeunesse, d'abord étudiant en médecine, était un professeur de musique d'une certaine habileté et possédait surtout un goût comparativement très développé.

Madame Lajeunesse (née Mélina Mignault), fut le premier professeur de sa fille.

Dès l'âge de quatre ans, la petite Emma avait déjà commencé, dans les croches et les doubles croches, les pauses et les soupirs, ce travail qui devait porter plus tard de si beaux fruits.

Vers 1853, M. Lajeunesse vint s'établir à Montréal. Nous nous rappelons encore la maison qu'il a occupée, sur la rue Saint-Charles Borroméo. Il enseignait la musique, réparait et accordait les pianos. On ne devient pas riche, de nos jours, dans l'exercice de cette profession. A cette époque, elle était moins lucrative encore.

Cependant, la petite Emma perdit sa mère, et ce grand malheur vint la frapper à un âge où il laisse déjà des traces profondes, surtout chez une jeune fille.

La maison fut triste pendant bien des mois ; les études, toutefois, ne furent point abandonnées, et M. Lajeunesse y trouva une distraction qui l'aida à supporter le violent chagrin qu'il avait ressenti.

C'est vers ce temps qu'a commencé la véritable éducation musicale de la petite Emma.

Dire que son père l'aimait serait ne peindre que faiblement l'espèce de culte qu'il avait pour sa fille. Il la sentait douée et ne songeait qu'à la faire briller, qu'à en faire une grande artiste. Était-ce le rêve de l'amour paternel où la prévision du musicien en présence d'une organisation pleine de grandes promesses ? C'était probablement les deux. Quoiqu'il en soit, la prévision a été juste, le rêve est devenu une réalité.

M. Lajeunesse adorait sa fille ; mais lorsqu'il s'agissait de ses études musicales, il était d'une extrême sévérité. La journée de la petite Emma est bien remplie. Elle s'exerçait six heures par jour régulièrement : deux ou trois heures de piano, une heure ou deux de harpe, et une heure de chant matin et soir : tel était le programme dont elle ne s'écartait que très rarement, hors les occasions où sa constitution délicate lui dictait quelques jours d'un repos nécessaire. Son père était alors son unique professeur ; et il est juste de dire qu'il lui a donné une excellente direction.

Notre jeune musicienne, tout en cultivant son art, n'entendait pas renoncer complètement aux amusements de son âge ; elle conservait donc un goût prononcé pour le jeu et le tapage. Après tout, à cet âge, la chose est si naturelle !

Une des choses sur lesquelles M. Lajeunesse insistait beaucoup, dans les leçons qu'il donnait à sa fille, c'était la lecture à première vue. Il lui faisait déchiffrer toute la musique qui lui tombait sous la main : une ouverture classique ou une polka de salon, une sonate ou une partition d'opéra réduite pour le piano. Elle avait pour ce travail une aptitude extraordinaire. Emma Lajeunesse avait cela de commun avec notre pianiste distingué, Calixa Lavallée : elle jouait un morceau par intuition : elle devinait plutôt qu'elle ne lisait.

M. Lajeunesse était extraordinairement fier de ce talent ; mais il y avait une chose surtout qui le transportait d'aise.

— Je lui mets sous les yeux, disait-il, une sonate de Beethoven, puis lorsqu'elle en a déchiffré la moitié, je ferme le livre : elle continue alors à improviser dans le même style d'une manière étonnante.

Sa mémoire musicale était prodigieuse. Souvent, en faisant sa promenade, elle entendait jouer, par la musique militaire, un morceau qui la frappait. Elle l'écoutait, tout en causant, puis, revenue chez elle, elle écrivait la pièce d'un bout à l'autre pour le piano ou la harpe, et la jouait sur son instrument.

M. Lajeunesse, lorsque sa fille eut acquis une certaine habileté, allait de temps à autre, avec elle, dans les principaux villages des environs de Montréal, donner des concerts. Elle chantait, jouait le piano, la harpe et l'harmonium ; lui se chargeait de la partie du violon.

Sur tous ces programmes, il y avait une note qui invitait le public à présenter, entre la première et la seconde partie, un morceau ou deux que la jeune pianiste devait lire à première vue.

Elle s'est toujours tirée avec honneur de ce pas périlleux.

Emma Lajeunesse avait débuté à Montréal, à l'âge de huit ans. " Elle recueille des couronnes sur nos théâtres, disait un journal du temps, comme elle cueillerait des fleurs dans les champs, plutôt pour s'en parer que pour en tirer un sujet de gloire. Elle ignore son talent et chante par instinct, par besoin, et rien ne l'étonne plus que l'enthousiasme qu'elle fait naître. Encore dans la première enfance, elle échangerait vo-

lontiers son cercle d'admirateurs contre les amusements de sa poupée."

Nous assistions, quelques années plus tard, à un concert qu'elle donnait au *Mechanic's Hall*, avec son père et un chanteur anglais dont le nom nous échappe. A trois qu'ils étaient, ils avaient à remplir tout le programme qui, grâce au triple talent de la jeune virtuose, était encore assez varié.

Emma Lajeunesse avait joué plusieurs morceaux de piano et un morceau de harpe. Elle avait en outre chanté, en s'accompagnant de sa harpe, le *Salut à la France* de *La Fille du Régiment*.

Nous nous rappelons que ce morceau fut accueilli avec beaucoup de faveur. Mais on était encore loin, alors, de deviner, sous la timide jeune fille, l'éminente cantatrice d'aujourd'hui. Le 12 septembre 1862, la jeune artiste se faisait encore entendre au même endroit, aidée, cette fois, de sa jeune sœur Cornélie. Le concert était sous le patronage de sir Fenwick Williams et de son état-major, du lieutenant-colonel Coursol et du maire de Montréal, l'honorable C.-S. Rodier. Emma Lajeunesse y remporta un véritable triomphe. Les applaudissements les plus vifs l'accueillirent chaque fois qu'elle parut sur l'estrade; mais l'enthousiasme fut réel lorsqu'elle exécuta, à première vue et d'une manière tout à fait remarquable, les *Murmures Folles* de Gottschalk. Nous ne pouvons résister au désir de citer ici quelques lignes d'un article écrit à ce sujet par M. A.-N. Montpetit. On verra que les prévisions de l'écrivain se sont réalisées :

"..... Nous pourrions constater les progrès passés de la jeune artiste et nous prendrions un point de départ pour juger de ses progrès à venir. Car si elle se rend à Paris, ce n'est que pour arriver à une plus grande perfection dans son art. Elle nous reviendra quelque jour avec un nom célèbre, nous avons du moins raison de l'espérer. Nous souhaitons du succès à notre jeune compatriote, parce que sa gloire sera la nôtre, parce qu'elle mérite de voir couronner ses longs travaux, et surtout parce qu'elle a une dette de reconnaissance à payer à son père, homme de sacrifices qui depuis quatorze ans, surveille avec la plus grande sollicitude l'éducation de ce beau talent."

En dehors de son talent de chanteuse, on entrevoyait en elle une pianiste de renom; et lorsqu'elle réduisit pour le piano toute la partition de la grande cantate composée en l'honneur du prince de Galles, par le regretté Sabatier, ce pianiste éminent fit lui-même le plus grand éloge du talent de la jeune fille, et lui prédit un brillant avenir.

Sabatier ne s'est pas trompé: seulement la jeune artiste a changé d'instrument.

Le public de Montréal avait eu plusieurs fois l'occasion d'entendre Emma Lajeunesse et d'applaudir à ses succès, lorsque, en 1862, elle entra au couvent du Sacré-Cœur, au Sault-au-Récollet, pour continuer son éducation littéraire, quelque peu négligée jusqu'alors. La musique, toutefois, ne devait pas être reléguée au second plan.

Emma Lajeunesse était déjà, à cette époque, d'une force remarquable sur le piano. Elle commençait maintenant à comprendre la portée de ses travaux, et elle s'appliquait à l'étude de son instrument avec autant de zèle que d'intelligence. Elle se livrait même au travail de la composition, et ses compagnes se rappellent encore certaines "Variations" sur le *Home, sweet home*, que leurs jeunes imaginations mettaient bien au-dessus de celle de l'immortel Thalberg.

M. Lajeunesse était un des professeurs de la maison. Il partageait cette tâche avec M. Gustave Smith, un de nos musiciens les plus érudits.

Il nourrissait dès lors le projet de passer en Europe avec sa fille, pour lui faire entendre les œuvres des maîtres et la mettre sous la direction d'un professeur de renom. Il avait même été question, à Montréal, d'une souscription organisée dans le but de subvenir aux frais de voyage et d'études de la jeune musicienne sur le continent européen. On considérait la chose au point de vue de l'honneur national. Nous ne saurions trop dire pourquoi ce projet n'a pas eu de suite. Il nous semble, cependant, que ceux qui l'avaient formé n'étaient pas dans le tort; l'événement, du moins, leur a donné raison.

Quoiqu'il en soit, et comme dans toutes les choses humaines, d'ailleurs, les avis étaient partagés. On argumentait de part et d'autre. La discussion devint même publique et se fit jour dans les feuilles de la ville, notamment dans l'*Ordre*, si nos souvenirs ne nous trompent pas.

M. Lajeunesse fut probablement découragé par ces difficultés, et crut qu'il perdrait à les vaincre un temps précieux.

Dans tous les cas, il avait une foi inébranlable dans l'avenir de sa fille, et il prit un moyen terme qui trancha la difficulté.

En 1864, il partit avec sa famille pour les Etats-Unis et alla s'établir à Albany, capitale de l'Etat de New-York. C'était déjà un horizon plus large et un acheminement vers un théâtre plus proportionné à l'étendue de ses espérances.

Les premiers temps furent difficiles sur la terre étrangère, mais Emma Lajeunesse avait déjà un mérite qu'il était difficile de ne pas remarquer. Elle trouva, d'ailleurs, dans l'évêque d'Albany, Mgr Conroy, un protecteur plein de bienveillance. Il lui fit avoir des leçons dans le couvent de cette ville: elle obtint, en outre, par son entremise, une place d'organiste et de premier soprano dans l'église de Saint-Joseph.

Emma Lajeunesse se rappelle ces jours parmi les plus heureux de son existence, et les grandes émotions qu'elle a éprouvées sur les théâtres d'Europe sont encore impuissantes à effacer le souvenir de ces fêtes religieuses dont le charme, quoique lointain, vit encore tout entier dans son cœur. Le nom qu'elle a pris, d'ailleurs, dit assez quelle touchante mémoire elle garde de cette première période de sa vie d'artiste.

Après un séjour de plusieurs années à Albany, M. Lajeunesse, avec ses économies et celles de sa fille, et à l'aide d'un concert où la population de la ville s'affirma avec une libéralité enthousiaste, se trouva en moyens de passer en Europe.

Emma Lajeunesse avait d'ailleurs rencontré dans madame la baronne de La Fitte une protectrice qui lui fut d'un grand secours dans cette entreprise difficile.

Voilà donc notre jeune musicienne rendue dans cette grande ville de Paris, berceau des arts, terre promise des chanteurs, foyer resplendissant où convergent tous les talents et d'où repartent les réputations établies, comme autant de rayons chauds et lumineux qui vont répandre par le monde les lucurs et la flamme du génie.

Elle y trouva, dans sa retraite, Duprez le roi des ténors, qui se consolait de la perte de sa voix en consacrant au service du talent novice encore les fruits de sa glorieuse expérience.

Le maître vit de suite qu'il avait sous la main un sujet précieux, une future *Joïle*, comme on dit en terme du métier.

— Vos nerfs ne sont pas assez solides pour parvenir avec le piano, lui dit-il, surtout avec le piano comme on le traite de nos jours. Vous êtes née rossignol, suivez les instincts de votre race: noblesse oblige.

La jeune fille a eu foi dans la parole du grand ténor: qui oserait dire, maintenant, qu'elle n'a pas eu raison?

Pendant près de deux ans, elle suivit avec zèle les leçons de Duprez, puisant les enseignements de cette bouche même qui avait fait délirer tout Paris. En dehors de son travail réglé, elle écoutait, elle comparait; elle butinait partout et goutte à goutte les inspirations de l'art sur les pages brillantes des maîtres, comme l'abeille butine son miel sur les fleurs choisies d'un parterre.

C'est là qu'a commencé sa vie véritable; c'est à ce contact que son âme sympathique a laissé entrevoir l'éternelle sacrée qu'elle recéléait.

Après avoir donné à son élève tous les secrets de son art, Duprez comprit qu'il devait l'envoyer à un maître spécial, pour la perfectionner et la préparer au grand avenir qu'il entrevoyait pour elle.

Emma Lajeunesse partit donc pour Milan où, sur la recommandation de Duprez, elle fut reçue à l'Institut de musique.

Elle eut pour professeur le célèbre Lamberti. Lamberti n'est pas un maître ordinaire, et bien des artistes qu'il a formés lui doivent leurs succès et leurs couronnes.

Quelques années se passèrent en études sérieuses, difficiles, sans trêve. Jamais son courage ne faillit un seul instant; jamais la fatigue ne parvint à terrasser cette frêle créature qui empruntait de sa faiblesse même je ne sais quelle souplesse et invincible vigueur.

Pendant toute la durée de cet immense travail, cependant, elle avait encore à lutter contre les scrupules de sa conscience qui lui faisaient entrevoir d'une manière saisissante les entraînements de la scène.

A la fin cependant, elle dut céder, et en 1870, elle faisait son début à l'Opéra de Messine dans le caractère d'Amine, de la *Somnambule*, et sous le nom d'Albani que ses succès ont consacré depuis.

C'était un rôle éminemment adapté à son talent fin et délicat; aussi est-ce toujours celui qu'elle a choisi depuis pour ses débuts dans les différentes villes où elle a chanté.

C'était son premier pas dans sa nouvelle carrière; il fut brillant et décisif, et le succès qu'elle remporta ce soir-là dut lui faire oublier du coup toutes les peines qu'il lui avait coûtées. Elle fut rappelée jusqu'à quinze fois devant le rideau.

Le directeur de l'Opéra de Malte se trouvait dans l'auditoire; avant le commencement du second acte, il avait fait signer à Emma Albani un engagement pour l'automne suivant.

En septembre de la même année, la jeune cantatrice débarquait à Malte, où elle était impatiemment attendue. Les Maltais et les résidents anglais, ainsi que les nombreux officiers de l'armée des Indes, qui vont dans cette île se reposer de leurs fatigues, accueillirent avec transport celle qu'ils appelaient le *doux rossignol canadien*. Son début dans la *Somnambule* fut un véritable triomphe.

La renommée de son chant arriva rapidement en Angleterre, et M. Gye, directeur de l'Opéra italien de

Londres, toujours à l'affût des talents nouveaux, engagea la jeune cantatrice pour la saison prochaine.

Elle devait débiter en juillet 1871; mais M. Gye, après l'avoir fait chanter à plusieurs répétitions, jugea que ses nerfs n'étaient pas encore assez trempés pour affronter le public de la grande métropole.

Il remit son début à la saison suivante, afin de lui donner le temps nécessaire pour se préparer à cet acte important.

Elle retourna donc auprès de M. Lamberti et reprit ses études avec une nouvelle ardeur.

Dans l'hiver de 1871-72, M. Lamberti la fit chanter au théâtre de la *Pergola*, à Florence, dans ce même rôle d'Amine qui lui avait déjà valu tant de succès.

"Je vous envoie, avait-il écrit, la musicienne la plus accomplie et la chanteuse la plus parfaite, sous le rapport du style, qui soit encore sortie de mon étude."

Les Florentins virent de suite que le maître ne les avait pas trompés.

L'auditoire de la *Pergola* est peut-être le plus appréciateur de toute l'Italie; or, le *palco scenico* fut jonché de fleurs à chaque apparition d'Albani.

Mais elle obtint son succès le plus éclatant lorsqu'elle joua la partie de Mignon, dans l'opéra de ce nom, par Ambroise Thomas. *Mignon* avait déjà subi une chute regrettable dans quatre différents théâtres d'Italie; et les Florentins avaient naturellement leurs préjugés à son endroit. Emma Lajeunesse, néanmoins, rendit son rôle avec un talent tellement supérieur, que l'auditoire dut faire taire la jalousie nationale pour applaudir au génie du compositeur.

On avait peu compris, en Italie, avant Albani, la grandeur, le sublime de cette composition. Ce fut toute une révélation; et du choc de deux inspirations naquit un enthousiasme dont la gloire rejaillit avec un égal éclat sur le compositeur et sur son interprète.

Ce succès avait consacré le talent de la jeune cantatrice; désormais elle pouvait affronter sans crainte le public et la critique de Londres.

Le mardi, 2 avril suivant, elle subissait le feu de la rampe dans la métropole anglaise. Tout ce que Londres contient de connaisseurs distingués avait voulu aller entendre pour la première fois la grande cantatrice canadienne à laquelle on était fier de reconnaître le titre de sujet anglais.

C'était encore l'Amine de la *Somnambule*.

Ce rôle est très souvent choisi par les sopranos pour leurs débuts, et, naturellement, il provoque des comparaisons sévères que, néanmoins, au dire des critiques de Londres, Albani a pu soutenir avec un avantage dont on avait eu peu d'exemples jusque-là.

Après avoir répété la *Somnambule* dans la même semaine, avec un égal succès, M^{lle} Albani trouva encore des lauriers à cueillir dans la *Lucie* de Donizetti. Sa manière de rendre ce rôle si difficile, qui exige une vigueur et un déploiement de passions extraordinaires, ne fit que confirmer le jugement que le public de Londres avait porté sur la jeune chanteuse. Dès lors, elle eut son droit de cité; et ses apparitions subséquentes, dans les caractères de *Martha*, de *Gilda* (*Rigoletto*) et de *Linda di Chamouni* furent autant de brillants succès.

Il fallait une supériorité incontestable pour pouvoir briller au théâtre de Londres à cette époque. Tous les grands noms semblaient s'y être donné rendez-vous: Adelina Patti, Christine Nilsson, Pauline Lucca, Louise Kellogg, Brandt, Miolan-Carvalho, Marmon, Sessi, Parépa-Rosa, fournissaient des points de comparaison dangereux.

Or, M^{lle} Albani a chanté avec la plupart de ces artistes au *Floral Hill Concerts*, et ses succès n'en ont pas été amoindris; loin de là, elle a eu généralement les honneurs du rappel.

Ces premiers succès étaient déjà quelque chose, et plus d'une cantatrice s'en fût contentée. Mais Albani avait de plus hautes aspirations. Il lui fallait le *baptême de Paris*, comme disent les chanteurs.

Le 24 octobre 1872, Emma Albani paraissait pour la première fois devant un auditoire français, au Théâtre-Italien de Paris. Elle était annoncée depuis un mois; toutes les lorgnettes de l'impitoyable critique de la capitale étaient braquées sur elle.

Disons de suite que son succès n'a pas été aussi grand, aussi complet qu'à Londres.

Était-ce l'émotion bien naturelle en pareille circonstance, ou l'excessive sévérité des juges? C'était probablement les deux choses réunies.

M. de Lagenevais, dans la *Revue des Deux-Mondes*, donne de notre cantatrice canadienne une appréciation dont nous transcrivons les passages suivants: Elle nous paraît franche, en dehors, peut-être, d'une légère teinte de préjugé national; car pour M. de Lagenevais, l'Albani est une Anglaise ou une Américaine, ce qui, aux yeux de bien des gens, est la même chose:

"Aux Italiens, l'Albani, que nous venons d'entendre d'abord dans la *Somnambule*, puis dans la *Lucie* et *Rigoletto*, est un talent de rare distinction; maintenant, l'accueil honnête et modéré que nous lui faisons le contentera-t-il, contentera-t-il surtout l'Angleterre qui nous l'envoyait à la recherche d'une position de *diva*? Nous le souhaitons sans oser l'affirmer. L'art de la cantatrice est ici hors de question; mais la voix



MADAME ALBANI

(NEE EMMA LAIRNESSE)

est petite, fragile à l'excès dans sa souplesse de roseau, incapable d'efforts dramatiques, et c'est avec les grandes voix que se font les grandes héroïnes..."

"... Or, quand on parle de M^{lle} Albani, c'est le talent, la dextérité qu'il faut premièrement louer,—curieuse chose pourtant, qu'avec des moyens si limités on arrive à produire tant d'illusion, car ce n'est pas une Damoreau, une Miolan ; c'est bel et bien une cantatrice dramatique. Il y a l'intelligence, le foyer, tout hors la voix ; et bien plus, quand cette voix délicate et mince veut s'affirmer en pleine situation, lutter contre les sonorités ambiantes, attaquer des *ré-bémol* par delà les registres, comme dans le quatuor de *Rigoletto*, elle y réussit, et c'est alors un de ces effets de mirage tels que la fée Morgane seule en sait évoquer dans le détroit de Messine. Le phénomène s'évanouit presque aussitôt, mais vous avez eu pendant quelques secondes le spectacle d'une grande cantatrice."

Depuis, M^{lle} Albani a marché d'un pas rapide dans la carrière artistique. Son passage à Paris l'avait rendue justement populaire ; aussi, tous les théâtres de l'Europe étaient-ils prêts à lui ouvrir leurs portes.

Après avoir cueilli en plusieurs endroits une nouvelle moisson de couronnes, le 21 avril 1873, elle paraissait de nouveau devant le public de Londres, qui lui fit un accueil encore plus enthousiaste que l'année précédente.

Elle avait ajouté à son répertoire le rôle de *La Comtesse* dans *Le nozze di Figaro*, et celui d'*Elvira* dans *I Puritani*, de Bellini.

Ses soirées alternaient avec celles de la Patti. Cette circonstance, loin de lui être défavorable, ne fit qu'ajouter à l'éclat de ses succès.

Elle eut l'honneur de chanter à la grande fête musicale qui avait été organisée pour Sa Majesté le Shah de Perse, et ce fut pour elle l'occasion d'un splendide triomphe.

Le monarque oriental, comme témoignage d'admiration pour l'éminente cantatrice, lui a offert un cadeau digne de celui qui donnait et de celle qui acceptait, un magnifique collier en brillants.

Le nom de la grande artiste était parvenu jusque dans la capitale de l'autocrate du Nord, et, le 15 octobre 1873, précédée d'une réputation aussi brillante que méritée, elle faisait sa première apparition au théâtre de Saint-Petersbourg, en présence du grand duc Constantin et d'un auditoire distingué accouru pour applaudir la *diva* canadienne.

Ce ne fut pas un succès, ni même un triomphe, ce fut une véritable ovation ; les bravos, les cris, les trépignements, rien ne paraissait assez fort pour traduire l'impression délirante que la jeune cantatrice exerçait sur la foule enthousiasmée. Les loges faisaient pleuvoir sur la scène les fleurs, les couronnes, les bijoux. Puis tout à coup, aux accents de la sirène, le calme renaissait, les cœurs palpitants se contenaient ; peu à peu, l'émotion montait, gagnait tout l'auditoire, et, avec la dernière note de la phrase musicale, s'échappait en frénetiques applaudissements.

On n'avait jamais eu d'exemple d'un enthousiasme pareil, et les fils mêmes de l'Italie, tout pétris de feu et de passion, auraient pu à peine se monter à cette ardeur fiévreuse.

Chaque fois que parut Albani, dans la *Somnambule*, dans *Rigoletto*, dans *Martha*, dans *Linna di Chamouni*, ce fut le même triomphe, la même ovation. C'était un grand spectacle que cette fille des neiges du Canada réchauffant, embrasant ces habitants des glaces de la Russie.

Ce concert, on le conçoit, a été une ovation continuelle.

M^{lle} Albani a maintenant conquis sa place au premier rang des artistes lyriques. Le soleil luit sans nuage sur son horizon et s'élève vers un midi plus radieux encore. Une partie de cet éclat rejaillit nécessairement sur nous. Mais si nous avons droit de nous enorgueillir à ce sujet, il est également de notre devoir de nous frapper la poitrine. Dans ce pays, hélas ! il faut bien le dire, loin d'encourager et de supporter l'art véritable, nous semblons avoir à cœur de le déprécier. Nous laissons tomber de fatigue et de désenchantement autour de nous, des talents que nous sommes surpris de voir briller plus tard, lorsqu'ils ont pu réussir à se traîner jusqu'à un milieu plus appréciateur et plus sympathique. Combien de ceux-là, cependant, ont succombé en route !

Si M. Lajeunesse n'avait pas eu dans l'avenir de sa fille cette foi solide que rien n'a pu entamer, et si la ville d'Albany,—ville moins considérable que Montréal,—ne l'eût pas aidé dans sa tâche, il est probable que la grande cantatrice canadienne serait encore aujourd'hui condamnée à donner, dans une humble médiocrité, ces leçons de musique que nos riches payent en rechignant, quand ils daignent les payer.

Que la gloire de M^{lle} Albani soit pour nous un sujet d'orgueil, c'est fort naturel ; mais qu'elle soit en même temps une leçon, c'est ce que nous voulons et ce que veulent tous ceux qui aiment fortement notre pays, et qui ont foi dans son droit incontestable à prendre place parmi les nations qui produisent les grands artistes.

NAPOLÉON LEGENDRE.

DE TOUT UN PEU

On peut voir en ce moment, à la bibliothèque du Parlement, à Ottawa, les maquettes de la statue que le gouvernement se propose d'élever à la mémoire de sir George Cartier. Il y en a pour tous les goûts ; on en compte pas moins de vingt-deux. C'est l'œuvre de M. Hébert qui l'emporte de beaucoup, et cela, sans conteste. Nous sommes heureux de cette exhibition ; sans cela, on aurait pu croire que le jury aurait voulu avant tout couronner un compatriote. Nous n'avons aucune réserve à faire ; nous applaudissons des deux mains au succès de l'artiste. Seulement, que M. Hébert nous permette de lui dire qu'à l'inscription qui figure sur le socle du monument, nous aurions préféré quelque chose ayant plus de relief. L'inscription : "Le gouvernement déclare que la Confédération est nécessaire," nous paraît bien terne. On pourrait trouver quelque chose de plus accentué, de plus caractéristique.

Il est singulier d'examiner l'œuvre des artistes qui ont pris part au concours. Tout en donnant à la figure de Cartier les contours et les traits de la photographie, presque tous lui ont imprimé un cachet étranger. Ici, c'est un artiste irlandais qui lui donne un faux air d'O'Connell ; là, un statuaire italien nous le représente dans l'attitude d'un professeur de son pays, faisant une démonstration philosophique ; un autre nous le montre assis, posant pour le diplomate. Aucun ne lui a donné, sauf M. Hébert, cette allure militante, cette figure respirant l'énergie qui distinguait Cartier à un si haut degré.

* *

La Chambre des Communes a vu dernièrement quelques-uns des nouveaux députés faire leurs débuts. Notons parmi ces *maiden speakers* MM. Bossé et Curran. C'est toujours un danger pour un avocat de quitter le Palais pour la tribune ; trop souvent les formes de l'audience suivent l'avocat au Parlement. On dit alors qu'il plaide une cause, et cela produit une fâcheuse impression, bien que tous ceux qui prennent la parole en Chambre plaident plus ou moins la cause de leur parti, ne vous en déplaise, messieurs de la droite et de la gauche, seulement, on ne veut pas que cela paraisse. Il faut avoir un air de juge qui n'a qu'un poids et qu'une mesure. Que voulez-vous ; ainsi le veut l'art de la politique. Disons que les deux débutants se sont montrés hommes politiques. L'un et l'autre se sont servis de la langue qui devait leur être la moins familière. M. Bossé a parlé comme un Anglais pour qui l'idiome de Gladstone n'a plus de secret, et M. Curran s'est montré aussi éloquent dans notre langue que s'il l'avait étudiée toute sa vie. Ce double début a produit la meilleure impression sur la Chambre qui compte deux orateurs de plus depuis le jour où ces messieurs ont pris la parole. La députation de notre province offre cette particularité qu'elle compte dans ses rangs un bon nombre de députés qui s'expriment facilement dans les deux langues. Pour n'en citer que quelques-uns, disons que sir Hector Langevin, M. Caron, Chappleau, Laurier, Royal (il n'est plus de Québec, mais il mériterait d'y être), Desjardins, Bossé, Curran, Tassé, Ouimet, Casgrain, Amyot peuvent, avec facilité, prendre part aux débats soit en anglais, soit en français. C'est un fait à citer au crédit de la province de Québec que l'on se plait quelque part à représenter comme la partie du Canada la plus arriérée et la plus hostile à l'instruction.

* *

Du Canada, passons en France.

Tous les six mois, on voit éclore à Paris un mot nouveau, que tout le monde répète jusqu'à ce qu'un autre vienne le remplacer.

On a successivement appelé, les élégants qui font la vie à outrance, les muscadins, les miriflores, les petits crevés, les gommeux, les boudinés, les poisseux.

"Chic" est un mot qui remplace mille formules approbatives ou admiratives. Dire d'un homme qu'il est chic, c'est en faire le plus grand éloge. Eh bien, ce mot qui paraissait frappé au bon coin, qui semblait indispensable, on veut le remplacer par une absurdité. Il est de mode maintenant de trouver, *pschutt*, tout ce qui est élégant, beau ou bien. Après avoir dit : c'est *pschutt*, il faut tirer l'échelle.

Que la ville la plus spirituelle du monde nous le pardonne, mais ce *pschutt* est tellement bête, qu'il ne nous paraît pas viable.

* *

Le *Monde Illustré*, avec bien d'autres journaux, fait un mauvais accueil à cette trouvaille :

Entre cent mots, dit-il, ineptes, grossiers ou mal bâtis, que les argotiers ont mis au monde, il s'en trouve un qui, par hasard, est alerte, bien sonnante, vivace, gai—et point encanaillé. C'est le mot *Chic*.

Aussi a-t-il résisté à toutes les révolutions du langage et des mœurs, depuis le jour où il a pris droit de cité dans la langue. Il a même forcé l'entrée des dictionnaires sérieux. On le retrouve partout. De l'atelier de l'artiste au boudoir de la duchesse, il s'est fait admettre. Il n'a pas son équivalent, il répond à un besoin et il y répond spirituellement.

Quelle idée a donc eue celui qui s'est mis en tête de susciter un concurrent à cet inexpugnable ?

Et quel concurrent, bon Dieu !

Quelque chose qui n'a pas même l'air d'être un mot, qui tient le milieu entre l'éternuement et le hoquet de la locomotive : le *pschutt*.

C'est sans signification, cela grince comme un engrenage mal huilé. *Pschutt*... vous avez l'air d'imposer silence.

C'est allemand d'aspect et de musique, cette accumulation de consonnes sans rime ni raison. Avortement certain.

Ah ! le *chic* n'a pas à s'inquiéter. Le substantif qui le tuera n'est pas encore fondu. Au diable le *pschutt* ! Vive le *chic* !

* *

Cyprien, le chroniqueur de la *Patrie*, écrivait ce qui suit à notre adresse dans son avant-dernière chronique :

Je lis dans l'*Histoire des Canadiens-Français* de Sulte :

"Gabriel Duclos de Celles dit le sieur de Sully, natif de Noraie, était à Québec l'hiver de 1645-46.... L'un de ses descendants est M. A. D. DeCelles, journaliste de grande valeur."

De sel et de saillies, mais c'est tout l'homme,—le journaliste aujourd'hui, le bibliothécaire que nous connaissons tous !

De sel et de saillies, ce qu'il en a dépensé dans tous les coins, au service et pour le profit d'individus qui ne lui allaient pas au mollet !

Initié au journalisme par un célèbre exploitateur québécois, obligé de servir sous un rustre qui lui payait son talent avec un peu d'argent, et beaucoup de grossièreté, DeCelles s'en est splendidement vengé par un écrit qui est un libelle vrai, si vrai que le fustigé n'osa pas risquer un procès qui l'aurait dépouillé de son dernier lambeau de respectabilité.

De sel et de saillies, il est pétri de cela.

Notre confrère est par trop aimable, mais il a été mal renseigné sur la nature de nos relations avec l'homme public qui dirigeait le journal où nous avons fait nos premières armes. Nous devons à la vérité de déclarer qu'il nous a toujours traité avec tous les égards et toute la bienveillance possibles et que partant nous n'avons pas eu de vengeance à exercer. Que *Cyprien* veuille nous en croire, à part les qualités qu'il nous prête, nous avons une fierté qui nous aurait empêché de supporter les humiliations dont, d'après la légende, nous aurions été victime. A. D. D.

EXPRESSIONS A NOTER

Nous l'avons dit et nous l'avons écrit souvent ; nous le disons et nous l'écrivons tous les jours ; on le répète à satiété dans toutes nos lois, dans tous les rapports de nos administrations publiques ; il n'est point de discours bien senti sur la *Colonisation* dans lequel il ne soit mentionné au moins deux douzaines de fois ; nous l'avons adopté, reçu, légalisé (à ce dernier égard, il a bien des congénères), et cependant, il n'est pas français !

Mais de quel mot s'agit-il ?

Du mot, ou plutôt de l'expression : *Pouvoir d'eau*.

L'Académie, Littré, Larousse, l'antique Bescherelle ne la mentionnent en aucune manière.

Comment cette expression s'est-elle donc introduite dans notre langue canadienne-française ? A l'aide—il est consolant de le dire—d'une expression qui est également exclue de tous les bons dictionnaires anglais ; il s'agit de *Water-power*, dans le sens de "masse d'eau qui met en mouvement un mécanisme quelconque."

Mais alors, quelles expressions doivent remplacer *Water-power* et *Pouvoir d'eau* ?

Faisons ici appel aux autorités reconnues.

Worcester nous dit que le *Water-power* est la *puissance* de ce qu'il appelle une *Water-fall*.

Ce baragouin, moitié anglais, moitié français, est nécessaire pour arriver à dire que le *Water-power* est la *puissance hydraulique* d'une *chute d'eau*.

Les Américains ont même inventé l'expression *Water-lot* que nous avons cru bien traduire par *Lot hydraulique*.

Or, tout cela n'est ni anglais, ni français.

Le *Water-lot* est ce que les bons auteurs anglais appellent le *Water-fall lot*, et les auteurs français *Les lots riviérains*, c'est-à-dire les terrains qui avoisinent une *chute d'eau*.

Maintenant, que veut dire, en administration, l'expression *chute d'eau* ?

Ayons ici recours au *Dictionnaire de l'Administration française*, par Maurice Block, ouvrage qui fait autorité en ces matières, et voici ce que nous pourrions y lire :—

CHUTE D'EAU.—1. En terme de navigation et d'usine hydraulique, la différence de hauteur de la surface des eaux du bief supérieur et du bief inférieur constitue la *chute d'eau* d'une écluse ou d'un moulin.

2. On obtient une *chute d'eau* artificielle, destinée à faire mouvoir une usine, soit par l'abaissement du niveau des eaux d'aval, en creusant le lit inférieur du ruisseau, soit par l' exhaussement du niveau des eaux d'amont, au moyen d'une écluse, soit par l'emploi combiné des deux moyens.

3. La force d'un cours d'eau se détermine par la hauteur de la chute et le volume de l'eau : d'où il suit que l'on augmente ou diminue la *puissance* d'un moteur hydraulique en augmentant ou diminuant la hauteur de la chute.

Or c'est précisément ainsi que nous comprenons et traitons nos immenses *puissances d'eau* en Canada.

Faisons savoir à MM. les Académiciens — par l'intermédiaire de notre Société Royale, si l'on veut — que *pouvoir d'eau* est beaucoup plus expressif que *chute d'eau*, en ce qui concerne les immenses *chutes d'eau* que nous avons partout à notre disposition. Mais jusqu'alors, contentons-nous de dire *chute d'eau* et admettons — bien que cette admission soit pénible — que *pouvoir d'eau* n'est pas une expression française.

Il y a une foule d'autres expressions justes, énergiques, bien appropriées, que l'Académie Française et d'autres auteurs de dictionnaires devraient mentionner comme particulières au Canada, puisqu'ils signalent une foule d'expressions particulières à la Belgique, à la Suisse française, et même aux divers départements de la France. Pourquoi ne pas les lui signaler ? C'est la question que faisait, un jour, un homme marquant dans notre monde politique, un ami des lettres, et, — ce qui mieux est, un ami, un protecteur des lettrés de son pays.

Pour aujourd'hui, signalons encore une expression fort malsonnante qui s'est faufilée dans notre langage administratif.

Lorsqu'une administration publique reçoit une lettre, un employé *ad hoc* est chargé de l'enregistrer, puis de la plier en quatre et d'écrire, au dos de l'un de ces plis, quelques mots indiquant son contenu et qui pourraient, à la rigueur, lui servir de *titre*.

Les Anglais appellent ce titre "The endorsement of the letter," ce que nous avons traduit par "l'endos ou l'endossement de la lettre."

Or, d'après les dictionnaires les plus autorisés, les mots *endos* et *endossement* ne s'emploient que dans le commerce, et désignent la "signature inscrite au dos d'un billet à ordre ou d'une lettre de change, pour en transmettre la propriété à une autre personne."

Comment donc traduire le mot *endorsement*, voulant dire l'inscription portée au dos d'une lettre adressée aux chefs d'une administration publique ?

Quand il ne s'agit que d'une seule lettre, l'administration française appelle cette inscription "L'Intitulé de la lettre."

L'administration française appelle *bordereau de pièces* "la note des pièces composant un dossier que l'on donne en communication ; c'est un moyen de vérifier si le dossier est rendu complet." (*Maurice Block.*)

Naturellement, dans un *bordereau*, chaque pièce peut avoir son *intitulé*.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici que *bordereau des prix* désigne un mémoire donnant séparément le prix de chacune des parties qui composent un ouvrage mis en adjudication.

Bordereau de caisse est le relevé, par nature d'espèces, des sommes qui se trouvent en dépôt dans une caisse.

Bordereau de situation est le relevé, en recettes et dépenses, des opérations d'un comptable.

Ce travail, sur les *Expressions à noter*, pourrait prendre des proportions considérables. Il sera continué, de temps à autre, avec la bienveillante permission des rédacteurs et des lecteurs de *L'Opinion Publique*.

E. BLAIN DE SAINT-AUBIN.

UNE MONSTRUOSITÉ

Le poète latin disait que le plus grand respect est dû à l'enfant.

Hélas ! nous sommes bien loin de ce respect-là. Nous ne lui accordons même plus, à l'enfant, la protection que réclame sa faiblesse.

L'autre jour, une circulaire du procureur de la République pressait les commissaires de police d'intervenir plus efficacement pour mettre un terme à la scandaleuse exploitation de certains entrepreneurs de mendicité.

On sait qu'en effet ces coquins embauchent et débouchent de pauvres petits êtres qui s'en vont par les rues harceler le passant de leurs sollicitations acharnées et de leurs jérémiades préparées d'avance.

On apprend même aux mioches qui sont les complices involontaires de ces sacrifiants à jouer d'étranges comédies pour attirer le public. La comédie du violon cassé entre autres.

Vous trouverez le soir, fondant en larmes, se répandant en lamentations, un bambin qui s'est blotti dans l'angle d'une porte cochère. Vous approchez ému.

Le bambin vous explique qu'il a cassé son violon, que son patron le tuera, qu'il n'ose rentrer. Attendri, vous donnez 15 francs. Le tour est joué. Le violon est un accessoire. Il est cassé d'avance et sert chaque soir au même exercice.

Voilà donc une école ouverte au mensonge. Ceci n'est rien. Le vol, la prostitution sont aussi enseignés à ces vagabonds, à ces vagabondes.

Raisons déterminantes pour que la société prenne quelque souci de leurs misères qui constituent des périls publics. Vous verrez cependant que la circulaire dont je parlais restera lettre morte. On fera un simulacre de repentir, on feindra de s'en occuper pendant une quinzaine, ce sera tout. Et les exploiters recommenceront à pratiquer de plus belle leur vilain commerce.

Mais en voici bien une autre. Un fait vient de se passer qui appelle en vérité une répression immédiate, une intervention énergique des autorités de tous les pays.

Un dompteur donnait des représentations dans une ville. Que les benêts trouvent encore du plaisir à ce spectacle, qui est une duperie si les bêtes féroces sont asservies, une barbarie si elles sont capables de révolte ; que les benêts, dis-je, portent leur argent à ces reingaines sanglantes ; que des hommes à qui leur âge de raison permet toutes les folies, risquent leur existence dans ces exhibitions monotones, c'est l'affaire des spectateurs et des belluaires.

Mais savez-vous ce que ce dompteur dont je parle avait imaginé pour corser l'attrait de son affiche ?

Il avait imaginé de faire entrer avec lui deux enfants dans les cages.

Deux enfants inconscients et que, sans doute, il terrifiait par la menace. Par les coups peut-être.

Et alors qu'est-il arrivé ?

Il est arrivé qu'un de ces enfants, la petite fille, a été mise en pièces par un léopard de mauvaise humeur. Elle est en danger de mort. Qui sait si elle n'est pas morte déjà !

Comprenez-vous l'horreur de cette scène ? Sentez-vous l'abomination de ce trafic ?

Est-il croyable que, dans un siècle qui se pique de civilisation, l'inertie des polices chargées de sauvegarder les faibles puisse amener de pareilles catastrophes ?

* * *

Je suis, pour ma part, écœuré plutôt qu'indigné !

C'est plus que de l'homicide par imprudence, cela. C'est de la tentative d'assassinat, ni plus, ni moins.

Comment, il est licite de prendre une créature sans défense, une mineure à laquelle devrait s'étendre la protection de la loi et de la pousser dans une cage où elle servira de pâture à un fauve pour l'ébattement des badauds à qui cette perspective a mis le sang à la bouche !

Comment ! à seule fin de forcer la recette, un individu a le droit de risquer la vie d'autrui dans cette périlleuse aventure.

Si encore il s'agissait d'enrôler un compère sachant ce qu'il fait et libre de faire bon marché de sa peau !

Ce serait déjà suffisamment immoral.

Mais prendre des enfants ! c'est immonde ! c'est criminel !

L'épouvantable accident auquel nous faisons allusion et qui a été raconté par tous les journaux, doit au moins avoir servi à secouer la torpeur de tous.

Il appelle une répression immédiate.

Il faut qu'une pareille ignominie ne puisse pas se renouveler. Il faut que partout un même *вето* interdise désormais de mêler des enfants à ces jeux du domptage et du hasard.

Nous reprochons à l'antiquité ses gladiateurs.

Mais les gladiateurs payaient de leur personne, rien que de leur personne.

Ici c'est une sauvagerie bien autrement odieuse. Kiss ! kiss ! mordez là, tigres et lions. On vous offre un régal exceptionnel ! De la chair toute fraîche, des os si tendres que vous les broierez d'un coup de dent.

Pouah... La plume me tombe des mains.

Pour l'honneur de notre race, à la rescousse ! Que la loi coure sus à ce commerce de viande humaine !

PIERRE VÉRON.

CHOSSES ET AUTRES

Une nouvelle aile doit être construite l'été prochain au collège d'Ottawa.

M. P. Lamothe, notaire, de Montréal, est mort subitement, le lundi 19 courant, à sa résidence.

M. Evanturel, candidat conservateur à Prescott, conteste l'élection de M. Hayes.

Le *New-York Herald* a recueilli \$48,000 pour les inondés de l'Ouest.

L'hon. P.-G. Ryan, commissaire des travaux publics, a été élu par acclamation dans le comté de Gloucester.

Le gouvernement français a négocié avec la banque de France un emprunt de 120 millions de francs.

Parnell annonce son intention de venir en Amérique pour assister à la grande convention irlandaise qui doit avoir lieu à Philadelphie.

La mer, pendant l'année dernière, a englouti 1,790 vaisseaux dans toutes les parties de la terre, entraînant 4,129 pertes de vie.

On dit que l'archevêque de Québec a reçu une nouvelle lettre de Rome au sujet des questions débattues depuis quelques mois.

Un savant prétend que l'usage trop fréquent du téléphone a pour effet d'allonger les oreilles et affecter l'ouïe de ceux qui s'y adonnent.

L'Académie française vient de décerner le premier prix de poésie, dont le sujet était "Lamartine," à M. Jean Aicard. Le prix est de 4,000 francs.

La reine Victoria s'est blessée samedi, 17 courant, en descendant un escalier du château de Windsor. Le lendemain elle était beaucoup mieux.

Cinq chars postaux vont être construits d'après le modèle américain, et seront placés sur la ligne entre Montréal et Toronto.

Sir John A. Macdonald a annoncé officiellement en Chambre que sir Alexander Galt résignerait prochainement comme commissaire-général du Canada à Londres.

Victor, le célèbre cuisinier français, de Montréal, vient d'obtenir la direction des restaurants et buffets établis à bord des bateaux de la compagnie du Richelieu.

Le bruit court à Rome que le nonce apostolique à Paris, Mgr de Rendo, sera désigné par le Saint-Siège pour aller à Moscou complimenter le czar au lendemain de son couronnement en qualité d'ablégat du St-Siège.

Les nihilistes ont averti le gouverneur de Moscou qu'ils feront sauter le palais de Kremlin pendant le couronnement du czar, si ce dernier n'accorde une constitution.

On mande d'Augusta, Maine, que le bill rétablissant la peine de mort pour les meurtriers, que le Sénat avait renvoyé amendé à la Législature, a été passé de nouveau par celle-ci dans sa forme originelle.

M. le curé Vallée, de l'église St-Vincent de Paul, de Montréal, a été chargé des soins spirituels du meurtrier Milloy, incarcéré dans la prison de Montréal, et qui doit être pendu le 16 avril prochain.

Le 12 juin prochain, le collège de l'Assomption célébrera le cinquantième anniversaire de sa fondation. On a formé le projet de réunir, à cette occasion, tous les anciens élèves de la maison. C'est une heureuse idée.

Il y a quelques jours, deux individus déguisés en femmes ont essayé d'assassiner lady Florence Dixie, à Windsor, Angleterre. Cette dame a reçu plusieurs coups de poignard qui n'ont fait heureusement qu'effleurer la peau.

La compagnie du chemin de fer du Portage Laprairie et du Prince-Albert, a obtenu une concession de 3 millions d'acres. C'est à cette ligne que s'intéressait sir Hugh Allan ; la construction va en être continuée par ses représentants légaux.

On doit faire incessamment, à Washington, le procès de Paul Jones, accusé de tentative de meurtre sur Guiteau. On se rappelle que Jones était l'un des gardiens de Guiteau, et qu'un jour, en se rendant à la prison, il déchargea une arme à feu sur l'assassin.

Les directeurs de la compagnie de navigation Richelieu et Ontario paraissent résolus de faire disparaître toute concurrence à leurs vapeurs sur le Saint-Laurent. On dit qu'ils ont acheté le vapeur *Alexandra*, qui fait le service entre Montréal et la baie de Quinté.

Il y a environ sept mois, un Américain apporta à Montréal une montre d'or, sur laquelle il n'avait pas payé les droits de la douane. Il vendit la montre à un hôtelier à un prix assez élevé. La semaine dernière, la transaction arriva à la connaissance de deux officiers de la douane, et la montre a été saisie dans les mains de l'hôtelier.

M. G.-R. Prowse, manufacturier bien connu en cette ville, fait poser en ce moment à l'hôtel Windsor un fourneau de cuisine de trente-deux pieds de long. Ce poêle géant a huit fours fermant hermétiquement et chauffés chacun par un foyer spécial. La chaudière, l'appareil à griller et à rôti sont construits d'après les améliorations les plus récentes.

Un journal du soir cite une anecdote qui porte avec elle son enseignement ;

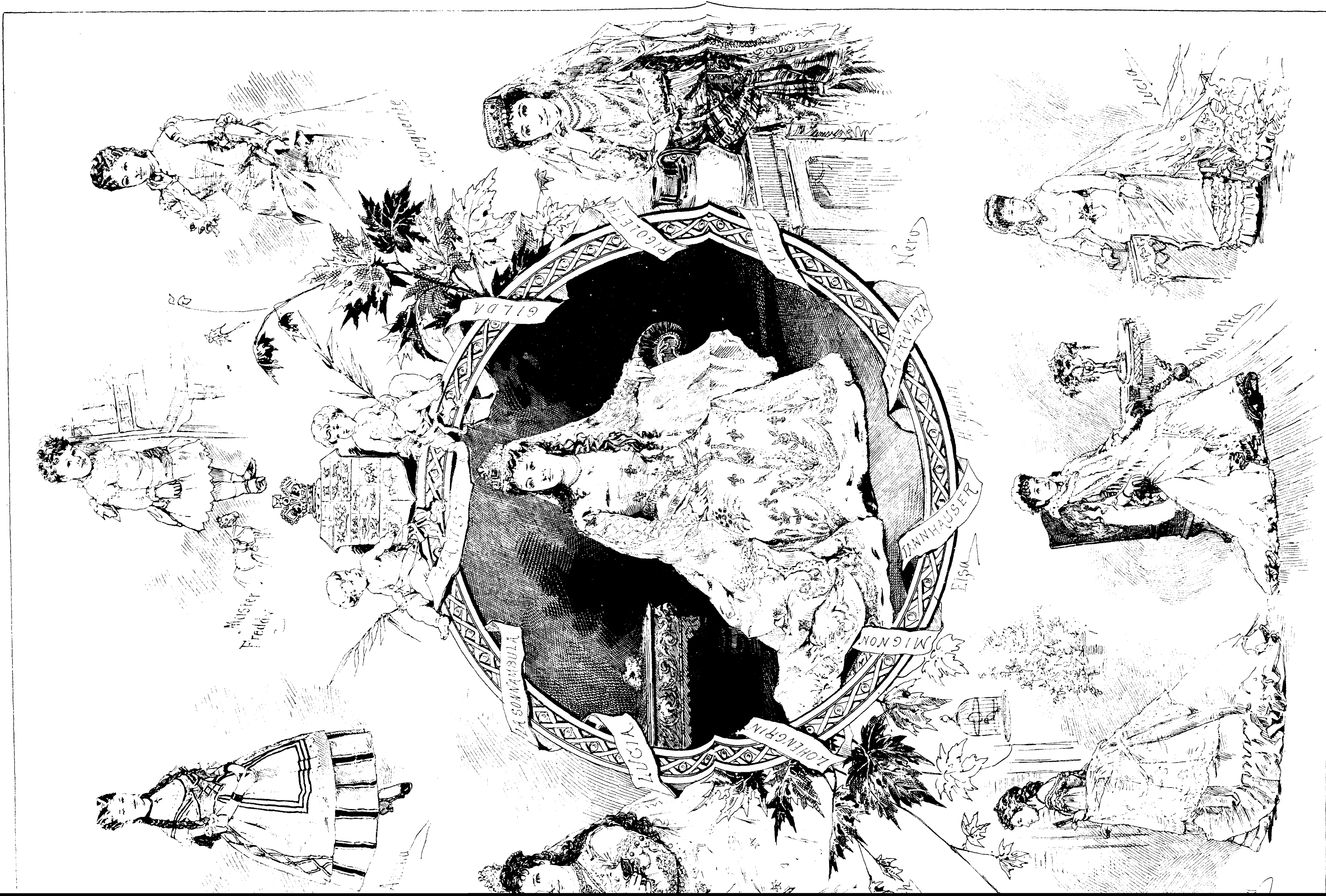
Pendant la terrible répression qui suivit la victoire de l'armée française sur la Commune, un galopin d'une quinzaine d'années, pris les armes à la main, allait être fusillé.

—Lieutenant, dit-il à l'officier qui l'avait fait coller au mur, j'ai sur moi ma montre en or et quelque argent ; si vous voulez me permettre d'aller porter tout cela à ma mère, qui est très pauvre, je vous donne ma parole d'honneur de revenir.

—Eh bien ! vas-y, dit l'officier.

L'enfant partit — et revint au bout de vingt minutes.

—Veux-tu bien me f... le camp, s'écria le lieutenant à la fois furieux et frappé d'admiration.



MADAME ALBANI

DANS HUIT DES PRINCIPAUX ROLES DE SON REPERTOIRE
AU THEATRE DE LUCES, SON FILS, ETC.

AMOUR ET LARMES

PAR MARY

—o—

PREMIÈRE PARTIE

II

LE MYOSOTIS

(Suite.)

Au retour de Rémillac, Amédée éprouvait presque toujours cette crise de l'isolement cruel à tout cœur aimant et plus amer encore à un cœur épris. Il ouvrit sa fenêtre et regarda la nuit. Dans ses mystères, il y a toujours de la poésie. Il n'était que dix heures et pourtant un silence sans trouble enveloppait la ville. Les lumières dormaient avec les habitants. Seule, une petite cloche tintait doucement appelant de leur court sommeil à la prière les religieuses Carmélites qui, prosternées la nuit devant le Saint-Sacrement, détournent les regards et les châtiements de Dieu des coupables veilles du monde. L'âme du jeune homme s'emplit d'une tristesse vague et rêveuse, la plus difficile à vaincre, parce qu'elle est en général sans cesse arrêtée et justifiable. Autour de lui des familles nombreuses vivaient. Il y avait un chef dont le travail apportait le pain quotidien à une femme, à des enfants : un chef qu'on recevait le soir avec des caresses. L'homme du peuple avait cette joie infinie de l'affection dont Amédée était sevré et qui est, cependant le seul vrai bien de la terre. Rien ne désolé un cœur créé pour le dévouement comme l'impossibilité de se dévouer. Amédée se sentait perdu dans le grand désert de ce monde, dont tous ceux qu'il avait aimés étaient partis. La foi n'éclairait pas son cœur.

Fils de l'école moderne, il abandonnait les consolations religieuses aux femmes et aux vieillards dont la double faiblesse a besoin d'un appui. Aussi, dans les heures solitaires, où son cœur demandait à aimer, aucune voix du ciel ni de la terre ne répondait à son appel. L'abandon et la solitude l'écrasaient. Hélas ! avec un certain émoi la clochette au timbre d'argent qui parlait seule dans la nuit ; elle faisait lever de saintes créatures qui n'étaient ni épouses, ni mères, et cependant constituaient, pensait-il, une famille heureuse sur la terre par leur fétif amour pour un idéal divin. « Qu'importe d'où vient l'amour, qu'importe d'où vient le bonheur, se disait Amédée, pourvu que le cœur soit plein et rêve comme ces saintes filles qu'un cœur lui répond ? » Il en vint à repasser dans ses souvenirs tous les entretiens de la journée, les regards échangés, les sourires encourageants : en toutes choses, il y avait des promesses et des espérances. Il s'y cramponnait comme un naufragé. S'inquiétant peu de la fortune, la véritable affection trop rare de nos jours, n'a pas de ces soucis-là : il ne demandait que la personne aimée, pour l'emporter comme son bien, comme son unique trésor dans l'humble petite chambre où sa tendresse lui ferait une royauté.

— Réussir ou mourir, se dit-il avec un peu d'exaltation en terminant son monologue et se décidant à fermer la fenêtre dont le chassait l'humidité de la nuit ; mardi, je parlerai à madame de Ribienne.

Déjà vingt fois dans le courant de l'année il avait pris et abandonné cette résolution à laquelle, cependant, il le sentait ainsi, était attaché le bonheur de sa vie.

Le mardi vint et ramena les hésitations des semaines précédentes ; il trembla de voir se fermer à jamais cette maison chère et hospitalière, où il venait oublier les petits mécomptes de sa vie laborieuse. Il revit les deux sœurs si belles et si bonnes, et il oublia, dans le ravissement de leur présence, que cette fête du cœur finissait avec le soir.

On le tourmenta de nouveau au dîner pour savoir quels petits événements provinciaux avaient traversé son existence depuis le jeudi précédent. Il raconta plaisamment que sa fête se trouvant la veille...

Trois exclamations :
— Votre fête ! Et vous ne nous l'avez pas dit...
Madame de Ribienne sonna un domestique :
— Servez du champagne. M. Amédée, nous allons réparer cet oubli et boire à votre santé.
— Nous vous souhaitons une bonne et heureuse fête, dit Médéric, tous les biens de la vie, toutes ses joies...
— Merci, répondit Amédée ému.

Il se fit un silence pendant lequel on remplit les verres, pour porter joyeusement la chère santé.

Annonciade ajouta au bout d'un moment :
— Que vous a donné madame de Serdot ?
— José à peine vous le dire, et peut-être, mademoiselle, refuserez-vous de le croire ?
— Dites toujours, exclama la petite fée dont les yeux brillaient de malice et de champagne ; madame de Serdot n'ayant jamais fait de cadeaux à personne, je suis bien curieuse de savoir ce qu'elle a pu vous acheter.

— Votre curiosité est très légitime et je m'empresse de la satisfaire en réclamant seulement, comme dans les contes des fées, le privilège de prendre mon récit par le commencement.
— Il y avait une fois, dit Annonciade en badinant, une grande dame riche et très intéressée, qui s'appelait madame de Serdot.
— Tu abuses, chère petite sœur, dit Marie-Sophie, de la patience de monsieur Amédée.
Oh ! mon, elle n'abusait pas. Le jeune professeur la regardait charmante et presque lumineuse dans sa gaité d'enfant qui se répandait autour d'elle comme un fluide bienfaisant. Il lui aurait dit volontiers :
— Parlez et riez toujours, chère petite fée, vous êtes le rayon du soleil qui chauffe le cœur, la fleur qui le parfume.
Mais à l'aspect de sa sœur, elle s'était tue, car la belle et sérieuse Marie-Sophie lui imposait autant de respect que d'affection.

Amédée reprit la parole :
— Lundi, c'est-à-dire hier, mes collègues et mes amis, en m'offrant leurs vœux, m'avaient apporté quelques-uns de ces mille riens qui composent les inutiles nécessités de la vie. J'étais encore occupé à examiner leurs présents, quand mon hôte se présenta. Elle tenait sous son manteau un paquet assez volumineux, et je ne pus avoir le moindre doute, oubliant maladroitement l'avarice sordide de la chère vieille femme, que ce ne fût quelque magnifique don proportionné à

la fortune de madame de Serdot. Tout en me creusant la tête pour deviner la cause de cette largesse inaccoutumée, je ne pus trouver que cette explication : c'est qu'ayant constaté que j'étais un pauvre diable attaché au travail du matin au soir, elle avait voulu remplir à mon égard le rôle de la Providence et me dédommager des rigueurs de la fortune par quelque adoucissement à ma position.

« J'étais donc très touché et plein de sollicitude et d'empressement pour cette excellente femme qui, examinant les objets que je venais de recevoir, faisait sur chacun d'eux la critique la plus acérée.

« — Un porte-monnaie... du superflu quand on n'a pas d'argent. Qu'est-ce que c'est que ça ? fit-elle avec un geste de dédain. Comment appelez-vous cet objet ?

« — Une blague.

« — Comment avez-vous dit ?

« — Une poche à tabac.

« — Tiens, je ne connaissais pas ce petit meuble-là. De mon temps, les hommes avaient des tabatières en or.

« — Madame, ce sac brodé n'est point destiné à renfermer du tabac à priser.

« Elle ne me laissa pas achever :
« — Ah ! pouah ! fit-elle avec un mouvement de dégoût, je comprends : vous avez emprunté cela aux marins, ils ont de ces machines pour ramasser leurs chiques.

« Je fus tellement choqué que, de peur d'être brutal, je gardai le silence. Madame de Serdot continua sa revue, et rien ne trouva grâce devant sa froide raison. Enfin, soulevant son manteau, elle me dit :

« — Tout le monde vous a donné des bêtises ; à quoi bon ces inutilités dispendieuses dont votre position n'a que faire ? que représentent ces fleurs qui demain seront flétries ? je suis plus pratique, je vous apporte des choux de mon jardin : c'est toujours utile en ménage, et votre cuisinière en fera d'excellents pots-au-feu. »

Les jeunes gens éclatèrent de rire.
— L'avez-vous remerciée pour vos lapins ? demanda la folle Annonciade.

— J'aurais remercié pour mon ménage, si j'étais assez heureux pour en posséder un, répondit mélancoliquement Amédée.

— Mariez-vous, mon ami, dit madame de Ribienne de sa bonne voix de mère, vous êtes d'âge, de position à ne plus rester seul.

Il la remercia du regard, son secret vint sur ses lèvres, il y mourut. Les deux sœurs tenaient les yeux baissés ; l'aînée avait pâli, les joues d'Annonciade étaient couvertes de rougeur.

Madame de Ribienne avait trop de tact pour insister sur une observation que son excellent cœur seul avait dictée.

— Il réfléchira, pensait-elle, je me suis assez avancée pour lui faire comprendre que nous l'accepterons dans la famille.

Il finiret à l'œuvre, Médéric prit le bras d'Amédée et s'y appuyait tendrement : le pauvre jeune homme était beaucoup plus souffrant qu'à l'ordinaire ; depuis quelques jours, une forte oppression le fatiguait sans relâche.

Je voudrais me promener un peu, dit-il, il me semble que l'air me fera du bien ; voulez-vous m'accompagner, cher maître ?

Pour toute réponse, Amédée serra le bras du jeune homme et sortit avec lui.

Marie-Sophie était derrière eux quand ils traversèrent la terrasse ; elle entendit Amédée qui disait à Médéric :

— Je vous aime comme un frère ; voudriez-vous de moi pour votre frère ?

Les voix se perdaient en s'éloignant ; elle n'entendit plus rien. Mais ces deux phrases avaient suffi pour remplir son âme d'une émotion délicieuse. Il lui sembla que son rêve prenait un corps, cette parole fraternelle équivalait à une déclaration. Pour être le frère de Médéric, il fallait devenir l'époux de sa sœur. Marie fut sur le point de pousser ce cri : il m'aime ! tant son âme fut transportée et saisie de cet aveu échappé aux lèvres d'un jeune homme si réservé et si craintif.

Le maître et l'écuyer continuaient leur promenade.

— Que n'êtes-vous effectivement mon frère ! dit Médéric, au lieu de n'être que mon cher professeur ; les angoisses de cette dernière heure seraient moins cruelles ; je sens la mort prochaine et je vais laisser seules, sans protecteur, sans appui, trois femmes, trois anges, dont j'espérais plus tard être le gardien.

— Dieu vous accordera de vivre pour l'accomplissement de cette grande œuvre, Médéric ; d'ailleurs, vous savez que vous pouvez compter à jamais sur mon dévouement.

— Oui, vous êtes bon, cher maître ; seulement votre carrière vous entraînera un jour loin d'ici et mes deux sœurs seront sans appui. Si l'une d'elles était mariée, j'aurais le cœur en repos.

Médéric, connaissant les secrets desirs de sa mère, plaça cette phrase à dessein pour sonder les intentions d'Amédée ; son but ne fut pas atteint. Celui-ci, au contraire, se persuada qu'en lui parlant de son futur changement, on voulait lui faire entendre qu'on ne le considérait pas comme un prétendant. Un fier mouvement de dépit l'entraîna donc à répondre :

— Vos sœurs sont faciles à marier, elles ont la beauté et la fortune.

— Est-ce assez d'être mariées pour être heureuses ? demanda tristement Médéric qui voyait échouer sa négociation.

— Les fleurs se contentent de briller dans les jardins et les femmes dans les salons, dit Amédée avec un sourire de dédain.

Médéric quitta son bras et le regardant en face, reprit avec chaleur :

— Cela ne s'applique point à mes sœurs, ce sont de bonnes et saintes jeunes filles, élevées dans la retraite ; elles ont besoin d'être aimées pour être heureuses.

Par un mouvement spontané, Amédée courut vers Médéric, l'étreignit sur son cœur.

— Ah ! murmura-t-il, si l'affection suffisait au bonheur !

Un soupir étouffé acheva la phrase.

— En doutez-vous ? demanda Médéric étonné.

Amédée n'eut pas le temps de répondre. Un laquais galonné lui présentait son pardessus, en l'avertissant que la voiture l'attendait.

Il fallait partir, il partit mécontent. Les circonstances l'avaient merveilleusement servi, et il n'en avait pas profité. C'est que l'amour a ses délicatesses, et, en présence d'une fille relativement riche, le cœur du jeune professeur hésitait à se déclarer. Un soupçon funeste pourrait rendre à jamais impossible cette union de deux âmes créées par Dieu lui-même de toute éternité pour s'appartenir.

Et puis, Amédée se croyait aimé... mais l'était-il réellement ? N'était-ce pas, chez la jeune fille, la première surprise du cœur en présence du seul homme qu'elle connût dans l'intimité ? Un engouement passager ? Amédée frissonna. Son

âme eut une défaillance, un moment de doute cruel où ce qui lui avait paru jusque là clair comme la pure lumière du jour s'enveloppa de ténèbres et d'obscurité.

Mademoiselles de Ribienne vivaient dans la retraite la plus austère ; la mort prématurée du père, l'état maladif de Médéric avaient été des causes trop sérieuses de douleur pour que le monde et l'envahissement de ses fêtes eussent atteint le château. Les jeunes filles ne connaissaient, à vrai dire, qu'Amédée. Son âge, son esprit, sa gaité, sa science, ses qualités, son âme aimante devaient attirer la sympathie. « Est-ce bien là ce qu'on appelle l'amour ? se demandait-il avec tristesse. Le sentiment que j'inspire survivra-t-il à la comparaison, quand ma femme sera entourée de l'hommage d'au moins deux hommes qui me seront supérieurs en toutes choses ? Ne regrettera-t-elle jamais l'heure sainte et qu'elle doit toujours bénir de notre union ? »

A force de se creuser la tête, il réussit à voir l'avenir sous les couleurs les plus sombres et un message qu'il reçut le lendemain de Rémillac ne fit qu'augmenter cette injuste disposition.

Médéric était tellement affaibli que le médecin lui défendait tout travail pendant un mois.

— Vous serez toujours le bienvenu à Rémillac, ajoutait la lettre : c'est seulement à cause de vos nombreuses occupations que nous avons cru devoir vous prévenir que vous pouviez disposer des jours et des heures que vous consacriez à notre cher Médéric.

L'orgueil d'Amédée bondit. Loin d'accepter cette triste nouvelle dans sa simple vérité, il se persuada qu'on l'éloignait de la famille. Ce congé d'un mois lui fit l'effet d'un congé définitif. Loin de courir chez ses amis, pour vérifier l'état désolant de son jeune élève, il s'enferma sombre et maussade, et je n'oserais pas affirmer que ce jour-là, les écoliers du collège d'Argentan n'aient subi d'injustes punitions ou des pensums exagérés.

Quand vint le jeudi, ce jour habituellement rempli de bonheur et d'amitié, il éprouva une crise de désespoir, et se demanda avec épouvante ce qu'il allait faire des longues heures de la journée. Fatigué du travail fastidieux de la classe, il avait besoin de cette distraction qui lui arrivait deux fois par semaine comme un bienfait de la Providence, de cette mère vigilante qui place le repos à côté du labeur. En la perdant, par sa faute, il éprouva la douleur qui accompagne l'abandon et, pour la première fois depuis un an, s'aperçut que l'orphelin est le plus malheureux des hommes ; car une mère tendre peut consoler de tout, même de l'amour. Il était sans mère. Il eût bien voulu pleurer, mais il ne l'osait pas ; il aurait eu honte, lui homme, de verser des larmes qui témoignent que le cœur est brisé. Il ouvrit des livres et les referma, les déclara stupides ; le fait est qu'il en avait peu lu et certainement rien compris.

« Il n'y a qu'une histoire intéressante au monde, se disait-il, c'est l'histoire du cœur ; de là procèdent tous les drames ou surgissent toutes les fêtes : le reste est du pédantisme. »

A l'heure habituelle où la voiture s'arrêtait sous ses fenêtres, il écouta tous les bruits, se figurant encore qu'on allait venir le chercher. Il se promenait de long en large dans sa chambre avec amertume :

« C'était bien la peine de me faire vivre de la vie du ciel pendant un an, murmura-t-il, pour me rejeter après dans un isolement pire que la mort. S'il est vrai que Médéric soit en danger, n'était-ce pas le cas de m'appeler pour le soigner, pour le distraire ? On a craint de me traiter comme un membre de la famille, on me fait lâchement sentir que je n'en suis pas, que je n'en serai jamais. Croient-ils donc que j'irai mendier leurs invitations ? Que je n'ai pas aussi ma fierté ? Que je ne saurais me passer d'eux ? »

Et tout en murmurant des lèvres ces phrases orgueilleuses, son âme protestait. Elle voyageait jusqu'au château de Rémillac. L'heure de son arrivée sonne. Des l'avenue il voit sur le perron ce trio de femmes aimables et aimées et, entre toutes, celle que son cœur a choisie ; à peine s'il la distingue, et déjà un frémissement de plaisir et d'émotion s'empare de tout son être. Tout bas ses lèvres disent son nom, leurs regards s'échangent comme pour consacrer leur mutuel amour et lui promettre une éternelle union. Oui, c'est ainsi que deux fois par semaine il vient aviver sa blessure et ses espérances, tandis qu'aujourd'hui, dépouillé d'illusions, comme un arbre qu'a visité l'orage, il est seul et peut-être le sera-t-il toujours ?

La colère lui monte au cœur ; cette chambre étouffée, cette petite ville l'écrase. Il prend son chapeau, il sort rapidement, il va sans savoir vers quel but ; il ne salue pas ceux qu'il rencontre, il oublie d'allumer son cigare, il traverse les rues et la route poudreuse, puis il entre dans un sentier frais et ombragé dans lequel il chemine environ une heure, n'écoulant ni les oiseaux qui gazouillent, ni derrière la haie les causeries joyeuses des faucheurs, marchant indistinctement sur les fleurs et sur les mousses, sans pitié pour la fourmi qui fait son travail, sans regard pour le nid où se dressent les petits chardonnerets sans plumes, nos chanteurs de l'été prochain ; il marche jusqu'à ce qu'il aperçoive les abords bien-aimés du château de Rémillac que son cœur connaît encore mieux que ses yeux.

Il ne voulait pas y entrer et s'assit sur l'herbe en disant, comme le voyageur arrivé au port : c'est ici. Son front était mouillé par la chaleur et par la marche. Son regard plongeait avidement et tendait dans les allées du parc, il y cherchait la vision ordinaire, elle ne se montra pas. En revanche, mille visions délicieuses ou amères envahirent son esprit. L'affection et le bonheur étaient là, à quelques pas ; mais là aussi se dressait, comme un obstacle presque insurmontable, la naissance et jusqu'à un certain point de vue la fortune. Amédée n'avait que sa place : or, le traitement d'un professeur de collège suffit aux besoins d'un garçon, mais ne comporte pas les dépenses d'un ménage ; mademoiselle de Ribienne devait, au contraire, posséder un jour une certaine de mille francs. La société est impitoyable pour les mariages disproportionnés, elle y voit toujours une spéculation.

« Oui, pensait Amédée avec découragement, l'argent a pris en France une telle valeur, qu'on suppose qu'il est le seul mobile de tous les actes. On croira que j'ai poursuivi la fortune, et on accusera madame de Ribienne d'être une mère imprévoyante. »

(A suivre.)

— M. Tony Pastor, l'acteur bien connu de New-York, fut guéri d'une manière miraculeuse d'un rhumatisme, par l'emploi de l'Huile de St. Jacob. Il s'empresse de la recommander à tous ceux qui souffrent de cette terrible maladie.

LÉGENDE

LE TROU AUX FÉES

Entre le village de Loire et Saint-Romain en Gal, vivait, au temps du roi Jean, la belle Corisandre de la Tour.

La pauvre fille avait tellement pleuré depuis la mort du seigneur, son père, que ses beaux yeux noirs étaient devenus gris.

Elle passait des journées entières à rêver à la fenêtre ogivale de sa chambre, d'où elle apercevait le Rhône roulant ses ondes d'émeraude.

Elle était riche, très riche ! la belle Corisandre, mais que faire de la fortune quand on est seule et qu'on est belle, comme l'était Corisandre de la Tour.

Tous ses domestiques, dépérissants de chagrin et d'ennui, l'avaient quittée, et elle était restée seule dans son vieux château aux murailles noircies par le temps et les intempéries des saisons.

Le vieux castel de la Tour s'élevait sur un rocher noir et aigu, en apparence inaccessible.

On y parvenait cependant par un escalier taillé dans le roc, à moitié envahi par les ronces et les mûriers sauvages.

J'ai oublié de dire que Corisandre avait encore à son service une vieille gouvernante, quinquante et revêche, la seule qui eût voulu rester avec elle, et un maigre chat noir aux yeux jaunes et phosphorescents.

La vieille se nommait Lisbeth et le chat le Puch, ce qui voulait dire "la montagne."

Lisbeth et le Puch avaient des allures singulières. On les rencontrait quelquefois à la brume dans les chemins déserts.

Les paysans assez hardis pour les regarder en face s'apercevaient que la vieille avait deux cornes sur la tête et le chat deux charbons ardents en place d'yeux.

C'était un groupe effrayant ; la forme anguleuse et maigre de Lisbeth se profilait dans le crépuscule en faisant des gestes bizarres, tandis que le Puch paraissait un animal étrange. Il était ordinairement sur les épaules de la vieille et faisait le gros dos.

La belle Corisandre ne regardait jamais ni la vieille, ni le chat, ni la campagne, ni le château ; ses beaux yeux étaient toujours gonflés de larmes ; elle se lamentait et gémissait sans cesse sur son triste sort.

Sa mère était morte, son père était mort, ses valets avaient fui et elle était restée seule.

Elle n'avait rien pour la distraire. Ni les joyeuses sonneries du cor, ni les aboiements d'une meute, ni les lectures du vieux chapelain ; elle n'avait même plus de métier à tapisserie pour ses doigts mignons et frêles.

La fortune de ses aïeux dormait dans les souterrains du castel, qui commençaient à tomber en ruine.

La charmante fille du vieux baron de la Tour ne savait même plus jouer de la cythère dont elle égayait auparavant les échos d'alentour.

Regrettait-elle encore son père, le vieux guerrier, mort depuis longtemps et qu'elle n'avait vu que rarement ? Regrettait-elle les meutes et les chasses joyeuses ? Pleurait-elle sur son abandon ?... Hélas, depuis longtemps elle consumait sa vie dans la prière et dans les larmes...

A deux lieues du vieux castel de la Tour, par delà ce rocher qui dresse son front noir vers le ciel, par delà ce manoir gigantesque qui tombe en ruine, existait une modeste chaumière édifiée avec les restes du magnifique palais romain de *Mireau*.

C'était là que Jehan demeurait avec sa vieille mère, qui passait la journée à tourner son rouet et à écouter mugir la bise dans les bois de chênes qui noircissaient la montagne.

Jehan était un charmant adolescent aux yeux bleus et aux cheveux soyeux couleur de lin ; le teint des roses et des lys était sur son visage d'enfant.

Corisandre l'aimait, et il aimait Corisandre.

Mais ni l'un ni l'autre n'osait l'avouer car ils ne s'étaient jamais adressé la parole, et le regard timide du petit page n'avait jamais osé rencontrer celui de la belle fille.

Jehan était page chez le seigneur du pays, un bon vieillard qui n'exigeait de l'enfant que de doux services et le laissait avec sa vieille mère.

Jehan était pauvre, Corisandre était riche.

Ils s'étaient vus et aimés à l'insu l'un de l'autre.

Quand la châtelaine de la Tour voyait passer l'ami de son cœur, elle pleurait silencieusement, implorant en vain un regard que l'enfant ne pouvait pas lui rendre car il marchait toujours les yeux tournés vers la terre, comme une fleur penchée sur sa tige.

Il craignait d'être téméraire en portant les yeux sur Corisandre, lui, pauvre petit page ! l'amour lui brûlait le cœur et il regardait avec mélancolie couler le fleuve monotone de ses jours.

La vieille Lisbeth avait eu un regard diabolique la première fois qu'elle avait aperçu le jeune homme. Ses joues parcheminées avaient pris une rougeur furtive, et ses yeux verdâtres s'étaient soudain allumés ; le Puch s'était mis alors à gronder et la vieille avait repris sa placidité.

Lisbeth ne passait pas les nuits au castel ; dès que le crépuscule tombait, elle sortait furtivement avec son chat et ne rentrait qu'au matin.

Corisandre s'en était aperçu un jour et ne lui avait fait aucune réprimande.

Sans doute Lisbeth couchait dans les bruyères sauvages et les genêts épineux du ravin.

Les paysans assuraient l'avoir vue plusieurs fois au *Virepène* ce qui signifie le *Mont Désert*.

Il n'y avait pas d'endroit plus redouté dans le pays que le *Virepène*.

C'était un petit monticule près duquel se trouve de nos jours le village de Saint-Romain en Gal.

Ce monticule rocheux était nu et aride ; les gnomes et les farfadets venaient s'y ébattre le soir, tandis que des voix mélodieuses vibraient au loin dans les ombres de la nuit.

C'était derrière ce tumulus que se trouvait le trou aux Fées.

Malheur à celui qui passait près de ce coteau noirâtre !

Attiré par un charme mystérieux, il gravissait le mont et disparaissait dans le Trou aux Fées, un vaste bassin circulaire, plein d'une eau claire et limpide comme le cristal ; malgré la transparence de l'eau, le fond ne se voyait pas.

Passer près de ce puits le jour comme la nuit était mortel.

La pluie entretenait l'onde de ce bassin, dont l'eau était rendue limpide par le passage des Fées qui venaient s'y baigner dès que la nuit avait étendu ses ombres sur la nature.

Elles chantaient d'une voix si mélodieuse et si triste que les mariniers du fleuve oubliaient de gouverner leurs esquifs, et venaient se briser sur les rochers où ils trouvaient la mort.

Les hommes, émus par les chants de ces dangereuses sirènes, venaient se jeter dans leurs bras et ne repaissaient pas.

On disait qu'elles se repaissaient de leurs victimes.

C'était dans ce trou que la Fée aux yeux verts, la reine des Fées, venait se reposer chaque soir au milieu d'une ronde de farfadets, que l'on voyait voltiger en l'air comme des fils de la Vierge, au printemps.

La Fée aux yeux verts était une sylphide magnifique et ravissantement belle. Quand la lune brillait au ciel, on pouvait voir du bout de l'horizon la superbe nudité de la Fée aux yeux verts, qui se baignait, inondée de ses cheveux blonds.

Quoique l'épouse d'un génie, elle adorait les hommes, et bien des jeunes gens imprudents qui avaient écouté sa parole enchanteresse n'avaient pas reparu.

Les mères n'en parlaient qu'en se signant et priaient Dieu d'en préserver leurs fils...

Au lever du soleil, farfadets et fées disparaissaient. Le *Virepène* devenait désert et n'avait plus rien d'effrayant.

C'était un petit coteau couvert l'été d'une herbe courte et roussie de l'air le plus naturel du monde, l'hiver d'un blanc manteau de neige et de frimas, et cependant personne n'avait osé le gravir sans être à jamais perdu.

Du castel de la Tour, on l'apercevait à l'horizon, et Corisandre, bien des fois, quand la nuit était lumineuse, avait vu des ombres blanches, des gnomes et des fées.

Une de ces nuits, la belle fille de la Tour rêvait à la fenêtre. Elle songeait à Jehan, hélas ! comme toujours ! Son regard distrait se promenait machinalement du *Virepène* aux ruines du *Mireau*. Elle tressaillit soudain, entendant une voix lointaine dont le vent lui apportait les mystérieux accents : "Corisandre, Corisandre ! malheur à toi !... J'ai aimé quelquefois, mais sans obstacles... L'enfant blond aux yeux bleus est ton ami, Corisandre, je l'aime, Corisandre, malheur à toi !..."

La jeune fille, le front couvert d'une sueur froide, s'était évanouie...

Depuis quelque temps, la vieille Lisbeth était devenue d'un aspect atroce. Ses joues parcheminées s'étaient creusées et avaient bleui ; ses yeux lançaient des regards haineux où brillaient un feu sombre.

Elle ne parlait jamais à sa jeune maîtresse que fort rudement, la faisait souffrir de toutes sortes de privations, négligeait son service, cassait tout, détruisait tout.

Le Puch *rouvonnait* sans cesse.

Corisandre ne s'apercevait pas du changement d'humeur de sa vieille servante ; elle attachait trop peu d'importance et paraissait même avoir oublié toutes les exigences de la vie. Douce et bonne fille !...

Bien loin du fleuve aux ondes bouillonnantes, bien loin du vieux manoir où Corisandre pleure, voyez-vous par une nuit sans lune cet enfant halletant qui marche sur la route...

Devant lui, bien loin devant lui, une vieille femme courbée va rapidement comme un être fantastique.

Où vont-ils ?...

La vieille se retourne quelquefois pour regarder si l'adolescent la suit et ses yeux brillent comme deux charbons ardents.

Où vont-ils ?...

Ils franchissent le ruisseau, la plaine, les ruines et traversent les ombres noires des forêts de chênes.

Ils poursuivent au loin leur nocturne chemin jusqu'aux confins de la vallée.

Grand Dieu ! la vieille s'arrête et gravit le *Virepène* ! L'enfant s'arrête à son tour, saisi d'une indescriptible terreur.

Ses jambes fléchissent sous lui et une sueur froide mouille la racine de ses cheveux.

Il murmure en essayant de comprimer les battements précipités de son cœur :

—O Corisandre, ma bien aimée Corisandre !...

—Que dis-tu ! s'écrie la vieille Lisbeth qui se retourne, les yeux flamboyants.

Sa voix à un accent sinistre.

Elle continue lugubrement, pendant que la chouette glapit au loin :

—Jehan, Jehan, tu aimes Corisandre, et j'ai voulu te parler.

—Tu m'as suivi enfant, qu'as-tu fait !... faisait trembler le petit page.

—Enfant, je t'aime, entends-tu ?... Maintenant, tu es en mon pouvoir je t'aime, suis-moi...

L'adolescent détourna la tête avec horreur ; il voulut fuir, il ne put, une force invincible le clouait au sol.

Il regarda la vieille avec terreur.

Soudain, ô prodige ! Les formes anguleuses de Lisbeth s'arrondirent et blanchirent, ses deux yeux verts brillèrent comme des escarboucles et Jehan eut devant lui, dans la pénombre, une vision céleste.

C'était la reine des Fées...

L'enfant entendit une voix douce et harmonieuse qui lui murmura comme une harpe éolienne :

—Jehan, je t'aime, suis-moi !...

Un charme mystérieux entraîna le petit page ; il gravit le *Virepène*, les yeux toujours fixés sur la céleste vision.

Tout à coup une forme bondissante escalade le coteau, un murmure furieux s'éleva ; le petit page entendit, non plus la voix enchanteresse de la fée, mais bien la voix cassée de la vieille Lisbeth qui disait :

—Oh ! le Puch...

Le chat prit une tournure formidable. Il grandit, grandit encore, et eut bientôt une géante stature, un torse d'Hercule, des membres d'athlète.

On entendit une voix semblable au souffle d'une caverne :

—Ah ! rugissait-il.

Son bras d'Hercule se leva et s'abattit sur le groupe frère que formaient l'enfant et la fée, mais soudain il jeta un cri de douleur.

Un jet de feu s'était échappé de la main de la Fée aux yeux verts et l'avait frappé au visage.

Le Puch, se rua sur elle ; une lutte d'un instant eut lieu, puis tout disparut ; l'enfant, la fée, le génie.

Dans les bois de chênes qui tapissent la montagne, la chouette faisait entendre son lugubre cri.

Quand la jeune aube se leva, Corisandre pleurait silencieusement la tête dans ses mains.

Une voix murmurait à son oreille :

—Corisandre, malheur à toi !...

On chercha partout le corps du malheureux Jehan ; on se doutait de ce qui avait pu lui arriver.

Un jour, en plein midi, des paysans se hasardèrent à gravir le *Virepène*.

Le corps du petit page était sur l'eau du Trou-aux-Fées ; cette eau était saumâtre et boueuse.

La mère de l'enfant pleura toutes les larmes de son corps, mais le pauvre petit n'était plus là pour la consoler.

Corisandre fut trouvée pendue à la traverse de sa fenêtre.

Elle dort, à côté de l'ami de son cœur, dans le pauvre cimetière du village, sous une touffe de bruyères sauvages.

Quant à la vieille Lisbeth, jamais on ne la revit. Le vieux castel de la Tour s'écroule sous le souffle des autans.

La nuit, des bruits étranges s'y font entendre ; des lueurs rouges courent dans les chambres inhabitées.

Le castel est visité par le Diable.

Pendant les nuits d'hiver, on entend encore au loin une voix lugubre qui répète sans cesse :

"Corisandre, Corisandre, malheur à toi !..."

Cette voix pleure ou mugit comme le vent qui siffle au travers des arbres ou les flots qui murmurent sur le rivage...

Personne n'ose plus habiter le castel de la Tour qui n'est connu dans le pays que sous le nom de maison du Diable...

De nos jours, le Trou-aux-Fées est un bassin circulaire rempli d'une eau verdâtre et croupie qui ne vient plus rendre limpide le passage des Fées.

Que la lune y jette ses rayons argentés ou que l'ombre y règne, on n'y voit plus ni fées, ni farfadets, tout s'est évanoui.

Au bord de l'ancienne route narbonnaise, la maison du Diable dresse encore ses vieux murs démantelés sur une roche crevassée et noirâtre qui menace ruine...

LÉON RIOTOR.



ALBANI DANS TANNHAUSER - ELIZABETH EN PRIÈRE

NOUVELLES DIVERSES

—On a arrêté, à Moscou, une personne qui donnait ordre de fabriquer une horloge ressemblant fort à une machine infernale.

—M. William Armstrong, ex-président de l'Union typographique d'Ottawa, est décédé il y a quelques jours, après une longue maladie.

—Il y a eu une éruption du Mont Etna, accompagnée d'un tremblement de terre, qui a mis toute la population en émoi. Plusieurs maisons se sont écroulées.

—Au printemps, les trois lignes du Pacifique, celle du Canada, celle du Nord et celle du Centre, auront environ 12,000 hommes à l'ouvrage.

—Un homme qui était au service de M. Eddy a été trouvé gelé sur un lac, à une petite distance de Mattawa, il y a quelques semaines.

—La plupart des typographes de l'Evening Telegram, de Toronto, se sont mis en grève afin d'obtenir une augmentation de salaire.

—A partir du 1er juillet 1883 le nouveau tarif douanier adopté le 4 courant, par le congrès américain, sera mis à exécution. L'exportation du foin aux Etats-Unis sera frappée d'un droit spécifique de \$2 par tonneau de foin pressé.

—La ligne nationale irlandaise de New-York a transmis en Irlande, par l'entremise de son président, £3,600 comme fonds de secours aux victimes de la famine dans l'ouest de l'Irlande.

A New-Haven, E.-U., Wm Clark, dentiste, avait fait le serment de ne pas boire de liqueurs enivrantes, mais la tentation était si forte que plutôt de résister plus longtemps ou de manquer à son serment, il préféra se couper la gorge. Il mourra infailliblement.

L'Hon. Thomas B. Price, du Trésor, Washington, recommande fortement l'emploi de l'Huile de St. Jacob comme le meilleur anti-douleur connu. Ce témoignage est aussi corroboré par plusieurs chefs des autres départements du Trésor. Essayez-le.

—Une association de fermiers du comté de Goshen, N.-Y., s'est engagée à fournir, toute l'année, du lait de première qualité à raison de 3½ cts la pinte. Combien paie-t-on à Montréal, et de quelle qualité est le lait ?

—La police russe redouble de vigilance à raison de l'approche des fêtes du couronnement du czar. Un grand nombre d'arrestations ont été opérées à Moscou dans le cours de la dernière quinzaine.

—Il est question d'organiser un grand pèlerinage à Rome, pour l'été prochain. On nolisera un steamer expressément pour les pèlerins, qui se rendraient directement de Québec à Bordeaux, puis de là à Lourdes et enfin à Rome. Le coût de tout le voyage serait de \$250 à \$300.

—Trois des membres d'une famille nommée Brazeau, de la rue Plessis, ont été empoisonnés la semaine dernière en mangeant du saumon en boîte. Les Drs Laporte et de Lorimier ont été appelés en toute hâte et ont donné leurs soins aux patients, qui sont un peu mieux aujourd'hui.

—Un nommé Alman, condamné au pénitencier pour la vie, dans le Michigan, a été libéré après 28 ans d'incarcération : on avait fini par savoir qu'il était innocent. La justice ne va guère plus vite aux Etats-Unis qu'ailleurs, à l'exception de celle du juge Lynch.

—On lit dans le Manitoba en date du 13 : " Le procès de madame Biscoby, accusée d'avoir assassiné son mari avec un poignard et une hache, au Portage-du-Rat, s'est terminé à Winnipeg. On se rappelle que les jurés n'avaient pu s'accorder au terme dernier. Un verdict de non coupable a été rendu.

—On écrit de Québec en date du 19. Trois des enfants de M. Narcisse Forgue, de Saint-Magloire, comté de Bellechasse, ont été brûlés dans leur lit pendant l'absence de leurs parents. La personne qui avait la garde de la maison et le plus âgé des enfants se sauvèrent avec peine et eurent les pieds gelés en gagnant la première maison. Les enfants qui ont péri dans les flammes étaient âgés respectivement de six ans, de quatre ans et de huit mois.

—Le courant d'émigration qu'on annonçait pour le printemps a commencé. Le Parisian, de la ligne Allan, est parti de Liverpool pour Halifax, avec plus de 450 émigrants. On annonce d'autre part qu'un grand nombre de Scandinaves et d'Allemands se proposent d'émigrer au Nord-Ouest canadien d'ici à cinq semaines.

NOTES COMMERCIALES

(Du Moniteur du Commerce)

Les pêcheurs revenant de l'Ottawa disent que la pêche a été très bonne cette saison.

Le bois coupé cette année sur le lac Winnipeg s'éleva environ à 35,000,000 de pieds.

Pendant les six dernières années la production de la laine au Texas a augmenté de 600,000 lbs à 3,300,000 livres.

Il y a environ cinq mille wagons de maïs en transit sur les lignes allant du Nord-Ouest à Chicago. La neige et les inondations ont sérieusement entravé les affaires sur ces lignes.

La compagnie de lumière électrique Edison établira sous peu, à Hamilton, une verrerie spécialement destinée à la fabrication des lampes employées par cette compagnie.

Un brevet a été accordé aux Etats-Unis à Myron L. Baxter, de Washington, pour un téléphone à longue distance, qui, paraît-il, a été essayé avec beaucoup de succès.

A la réunion des actionnaires de la fabrique de coton de St-Jean, il a été décidé d'emprunter une somme de \$75,000, sur les actions de la Compagnie, le capital actuel étant presque épuisé.

L'extraction de l'argent des minerais de plomb a grandement augmenté la production, du plomb aux Etats-Unis. Cette production, qui était en 1840 de 30,000 tonnes, est aujourd'hui de 138,000 tonnes.

La législature du Wisconsin propose que les lignes de chemins de fer traversant cet Etat, dont le revenu brut annuel dépassera \$5,000 par mille, ne puissent demander aux voyageurs plus de 2½ centins par mille.

Une quantité de foin exportée de " Wolfe Island " aux Etats-Unis a été séquestrée, au Cap Vincent, pour avoir entré en douane à prix trop bas.

Un char-palais-restaurant se trouve maintenant sur le chemin de fer reliant Rome à Paris. Des billets d'excursion de \$20 sont issus de Paris en Italie.

Il existe dans l'Arizona un arbre qui donne un bois si dur que le fil des meilleures haches en est émoussé. On l'appelle le bois de fer du désert : il donne un charbon d'une qualité supérieure.

Une maison allemande a mis sur le marché une peinture transparente qui, appliquée sur des tissus grossiers, leur donne l'apparence de magnifiques tapisseries murales.

Nous lisons dans le News de Galveston, que les bergers de Laredo annoncent une grande mortalité parmi les moutons par suite des pluies froides des derniers jours. Quelques propriétaires ont perdu un tiers de leurs troupeaux et les agnaux sont presque tous morts. La perte à l'ouest de la rivière Nueces atteindra \$250,000.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de Sirop Calmant de Mme Winslow. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

La Consommation guérie.—Depuis 1870, le Dr Shearer a donné, par l'entremise de ce bureau, les moyens de guérison à des milliers de personnes affectées de cette maladie. La correspondance devenant trop volumineuse, j'ai dû lui venir en aide. Il a été obligé, par la suite, de l'abandonner complètement, et il m'a remis la recette de ce simple remède végétal, découvert par un missionnaire aux Indes, qui est si puissant à guérir la consommation, les bronchites, l'asthme, le catarrhe, les maux de gorge et autres maladies des poumons ; c'est aussi un remède certain contre la débilité générale. Ses propriétés curatives ont été prouvées dans des milliers de cas, et mû par le désir de soulager mes semblables affectés de ces maladies, je me fais un devoir de le faire connaître à tout le monde. Sur réception d'un timbre-poste et d'un numéro de ce journal, je vous enverrai à votre adresse, franc de port, la recette de ce remède avec toutes les descriptions, en français, en anglais et en allemand. — W. A. NORRIS, 148, Power's Block, Rochester

LES ECHECS

Montréal, 29 Mars 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TRIMPE, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES :

No. 349.—MM. N. Dugré, P. Fabien, L. Dargis, H. Lupien, M. Lafrenaié, J. Maurien, L. Dubé, Montréal ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. H. Guérin, Pointe-Lévis ; G. P. Arthabaska ; Honoré M. Louiseville ; H. Bégin, C. H. Provost, Ottawa ; F. Gingras, Trois-Rivières ; V. Gagnon, O. Pigeon, S. Tudien, Québec ; L. O. P. Sherbrooke ; L. Lafrenière, N. P. Sorel.

Nous faisons droit à la demande de plusieurs de nos correspondants, qui désirent que nous leur donnions des explications sur la notation employée par nous.

La question d'une notation universelle est posée depuis un temps indéfini, et elle s'est toujours heurtée à des difficultés qui semblent insurmontables. Une des plus sérieuses est la dépréciation qui pourrait en résulter pour les ouvrages écrits dans les différentes langues. Cette question, en tout cas, ne saurait être résolue que par un congrès qui serait composé de joueurs d'échecs de toutes les nations.

Les nombreuses notations employées sur toute la surface du globe peuvent être ramenées à l'un des deux systèmes suivants :

1o. Le système allemand, qui désigne les cases de l'échiquier dans le sens vertical par les chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, tandis que les cases dans le sens transversal sont désignées par les lettres A, B, C, D, E, F, G, H, en sorte que chaque case se trouve très manifestement spécifiée par la lettre et le chiffre des deux colonnes dont elle forme le point de jonction. C'est absolument le système de la table de Pythagore.

2o. Le système français, anglais, américain et canadien, qui consiste à noter la marche des pièces et des pions sur l'échiquier par les lettres indicatives de la situation des cases, relativement à celles occupées par les pièces au commencement de la partie.

La Dame, au début, doit toujours être placée sur une case de sa couleur. Les pièces du côté de la Dame s'appellent Tour, Cavalier et Fou de la Dame ; on appelle Tour, Cavalier et Fou du Roi les pièces placées du côté du Roi. Quant aux Pions, ils portent le nom de la pièce devant laquelle ils sont placés ; ainsi on appelle Pion du Roi celui qui est en avant de cette pièce et sur la même colonne.

Les huit colonnes portent le nom de la pièce qui termine chacune d'elles, et les cases de l'échiquier sont désignées par le numéro d'ordre, de 1 à 8, qu'elles occupent dans le sens vertical.

Les Blancs et les Noirs comptent les cases en partant chacun de leur camp respectif. Prenons, par exemple, la colonne du Roi : le Pion du Roi a pour notation P 2e, R P 3e R et ainsi de suite, de même pour toutes les colonnes.

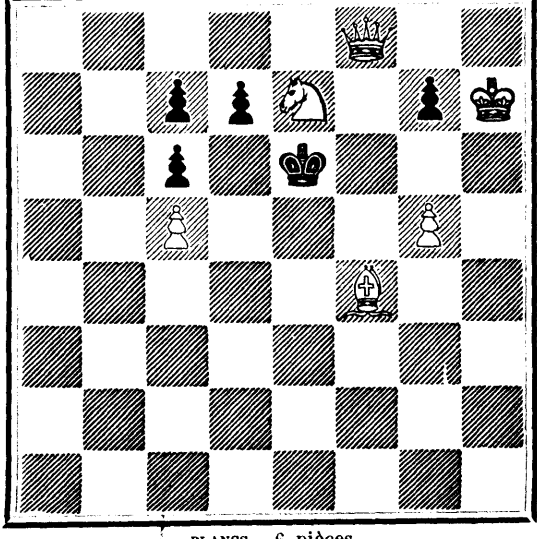
Remarquer que la case P 2e R du côté des Blancs est la case P 7e R du côté des Noirs ; la case P 5e T D du côté des Blancs est la case P 4e T D du côté des Noirs, etc., etc.

Voilà, croyons-nous, de quoi satisfaire aux demandes qui nous ont été adressées et de quoi permettre à nos correspondants de se familiariser bien vite avec cette notation qui est la plus ordinairement employée.

PROBLEME No. 350.

Composé par M. D. CLARK.

NOIRS.—5 pièces.



BLANCS.—6 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION.—No. 349.

Blancs.		Noirs.
1 D 5e FD		1 P 7e FD
2 C 3e D, mat.	Si :	1 C 6e R
2 F 4e TR, mat.	Si :	1 F 5e CR
2 C pr. F, mat.		

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGAL, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 11 mars

GRAVURES : Toilette de dîner. — Toilette pour concerts et soirées. — Table à ouvrage (4 dessins). — Douze formes de chapeaux. — Costume en drap et velours. — Deux matras. — Trois confections de printemps. — Costume de promenade (dos et devant). — Toilette en velours et dentelle. — Toilette de visite. — Costumes d'enfants (11 dessins.)

TEXT : Explication des toilettes et des ouvrages. — Courrier de la mode. — Chronique parisienne. — Un on-le mitoyen (comédie). — Marthe (suite). — Causerie financière. — Mens de la semaine. — Revue des magasins et de l'industrie

COUVERTURE : Récréations en famille. — Solutions des Récréations. — Petite correspondance. — Correspondance du docteur. — Avis divers

GRAVURE COLOREE : Deux toilettes.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6; six mois, \$3; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Fournier-Escande, No. 11, rue Hébert, Québec.

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à J.-E. Tourangeau, 11, Avenue Guy, Montréal.

Solutions justes du problème français No. 10

Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Glodu.

Ottawa : P. Branchon, J. Bédard, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Hull : V. Morel E. Lapierre et Antoine Pimonneaux.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

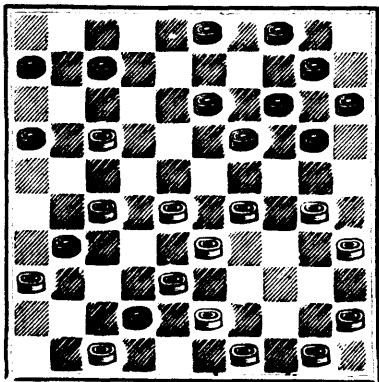
Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

PARTIE FRANÇAISE

PROBLEME No. 11

Composé par M. Wardon.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 10

Blancs—18 7, 13 8, 23 18, 19 6 prend 5, 6 1 et gagnent.

CHAPEAU-ALBANI

PULL OVER — NOUVEAU GENRE

CHAPEAU pour JEUNES GENS

UNE SPÉCIALITÉ

CHEZ

A. BRAHADI,

249, RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

HERSES EN FER

Grubbeurs en fer,
Charrues simples,
Charrues à deux oreilles.

SEMOIR A LA MAIN

Semoir à deux chevaux

MOULIN A FAUCHER

RATEAUX A CHEVAL

MOISSONNEUSES

Moissonneuses à lier le grain avec corde

MOULINS A BATTRE

A un, deux et trois chevaux.

MACHINE à scier le bois de corde.

LARMOUTH & FILS,

AGENTS,

33, Rue du Collège, Montréal.

J. W. LAMONTAGNE & CIE.

MARCHANDS TAILLEURS

Et Mercerie.

MANTEAUX DE DAMES EN TOUS GENRES COUPÉS ET FAITS AUX DERNIERS GOUTS

259 RUE SAINT-LAURENT.

MONTREAL.

Prix très modérés.

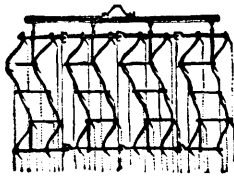
NARCISSE BEAUDRY & FRERE

Fabricants de Bijoux

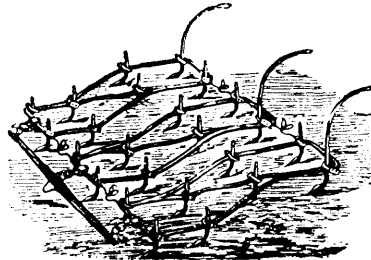
Toujours en main un grand assortiment de bijoux et montres en or et argent.

180, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

HERSES EN ACIER DE GANANOQUE



M MANUFACTURÉES ENTIEREMENT EN ACIER



GRUBBEURS, CULTIVATEURS

CHARRUES DE WILKINSON
DE BLANCHARD

AUSSI

Toutes espèces d'instruments agricoles

AU PLUS BAS PRIX

Et aux conditions les plus faciles

R. J. LATIMER,

81, RUE MCGILL, MONTREAL.

AUSSI

MOISSONNEUSES, RATEAUX DE COSSITT.

Jas. L. WISEMAN



GRAVEUR SUR BOIS

162 RUE ST. JACQUES & 49 ST. JEAN

L'HUILE ST-JACOB

MARQUE DU COMMERCE



LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME,

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendue Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Medecines.

A. VOGELER & CIE.,

Baltimore, Md., U. S. A.

LA POUDRE ALLEMANDE

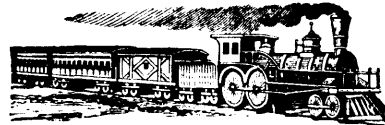
SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables



Chemin de Fer Intercolonial

1882—Arrangements d'Hiver—1883

A partir du 4 Décembre 1882, les trains express directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Part de Pointe-Lévis.....	8 10 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	12 55 p. m.
" Trois-Pistoles.....	2 05 "
" Rimouski.....	3 49 "
" Campbellton.....	8 35 "
" Dalhousie.....	9 15 "
" Bathurst.....	11 17 "
" New-Castle.....	12 52 a. m.
" Moncton.....	4 00 a. m.
" Saint-Jean.....	7 30 a. m.
" Halifax.....	12 40 p. m.

Ces trains viennent en connexion à la Jonction de la Chaudière avec le Grand Tronc, partant de Montréal à 10 heures p. m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les trains partant de Halifax à 2.45 p. m., et Saint-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6.05 a. m., et qui correspondent à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc, à 9.20 p. m., passant la journée du dimanche à Campbellton.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax, et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à Saint-Jean.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passages, taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON,
Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est,
No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER,
Surintendant en chef.

Moncton, N.-B., 28 Nov. 1882.

Apprenti demandé

Un jeune homme respectable sachant l'anglais est demandé pour apprendre l'art de la gravure de vignette.

S'adresser à

G. B. BURLAND, gérant.

BRITISH AMERICAN BANK NOTE CO.

Rue St. Jean, Montréal.

LORGE & CIE.

21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chronos, Paysages, etc., tons différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. Adresse : STEVENS & BROS., boîte 22, Northford Ct.

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND)

MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Pro-Général. P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

" L'OPINION PUBLIQUE "

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs renommés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY

MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre :

- 12 presses à vapeur.
- 1 machine patentée à vernir les étiquettes.
- 1 machine électrique à vapeur.
- 4 machines à photographie.
- 2 machines à gravure photographique.
- 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND,
Gérant.